S. 2/16.

LES JUMEAUX

DE LA RÉOLE,

OU

LES FRÈRES FAUCHER,

DRAME EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX,

PAR

MM. ROUGEMONT ET A. DECOMBEROUSSE,

Musique de M. Casimir Gide,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DES NOUVEAUTÉS,
LE 27 FÉVRIER 1831.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE
boulevard Saint-Martin, n° 18.
1831.

131402-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CONSTANTIN	M. VOLNYS.
CÉSAR	M. E. THÉNARD.
M. FAUCHER	M. THÉNARD.
SALMON	M. MOREL.
CHOQUET	M. PHILIPPE.
UN SOUS-LIEUTENANT	M. ARMAND.
PIERRE	M. AUGUSTE.
UN HOMME DU PEUPLE	M. MASSON.
EUDOXIE	Mme THÉODORE.
MADELEINE JARRY	Mlle DÉJAZET.
JEANNETTE	Mme FLORVAL.

Officiers, Soldats, Hommes et Femmes du peuple.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

Digitized by Google

LES

JUMEAUX DE LA RÉOLE,

DRAME EN TROIS ACTES, ET SEPT TABLEAUX,

PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU.

M. FAUCHER.
CONSTANTIN.
CÉSAR.
SALMON.
CHOQUET.
JEANNETTE.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à la Réole.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

(1788.)

Le Théâtre représente une cour plantée d'arbres, fermée par une grille au fond, avec porte au milieu. — A droite et à gauche un pavillon. — Au lever du rideau, Jeannette et Choquet ferment deux porte-manteaux, et les posent sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, CHOQUET.

JEANNETTE.

C'est fini?

CHOQUET.

Oui, ma tante.

(*Il va mettre son porte-manteau à côté de celui de sa tante.*)

JEANNETTE.

Prends garde, mon garçon, de les mêler.

Digitized by Google

CHOQUET.

Qu'est-ce que ça fait? puisque les porte-manteaux sont semblables. C'est sans comparaison comme les deux frères... on peut bien prendre l'un pour l'autre... C'est là ce qui me tourmente depuis hier... je me dis comment va-t-on faire au régiment pour s'y reconnaître?... puisque moi, qui ai bien eu le temps de les examiner depuis six semaines que je suis à leur service, je me trompe encore quelques fois... Choquet! plaît-il, M. César? que je réponds. Pas du tout, c'est M. Constantin qui m'appelle!

JEANNETTE.

C'était bien pis quand ils étaient plus jeunes; mêmes traits, même taille, même son de voix... au point qu'on était obligé de leur faire faire des habits de couleur différente pour les reconnaître... et souvent les espiègles changeaient de costume... Ça déroutait leurs parens...

CHOQUET.

C'est pas comme moi avec mon frère, qui est camard; on nous distingue tout de suite.

JEANNETTE.

Que de fois ils m'ont fait enrager, à cause de leur ressemblance.

CHOQUET.

Ils étaient donc bien malins?

JEANNETTE.

Malins comme des démons... mais un caractère si doux, si bon!... Ça ne pouvait guères être autrement, avec l'éducation qu'on leur donnait, et les exemples qu'ils avaient sous les yeux... Le père est bien le meilleur homme de toute la Réole; et la mère, donc... Vive, enjouée, un cœur excellent!... Aussi ces gens-là sont aimés, estimés, respectés.

CHOQUET.

Oh! ça! c'est vrai; tous les domestiques m'ôtent leur chapeau, depuis qu'ils savent que je suis chez monsieur le commissaire des guerres Faucher, chevalier de St.-Louis, et cordon de St.-Michel... J'aime assez que les domestiques me respectent. Chut!... v'là M. Constantin.

JEANNETTE.

Eh! non, c'est M. César.

CHOQUET.

Là! encore une fois...

JEANNETTE.

Est-il gentil, avec son habit d'officier!

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉSAR, *en uniforme de sous-lieutenant des chasseurs d'Alsace.*

CÉSAR.

Eh bien! mes amis... nos porte-manteaux sont-ils prêts?

CHOQUET.

Oui, monsieur César, les voilà.

CÉSAR.

Bien!

JEANNETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander d'où vous venez?

CÉSAR.

De prendre congé de tous nos amis.

JEANNETTE.

C'est-à-dire, de promener votre bel uniforme par toute la ville, afin de vous faire admirer...

CÉSAR.

Tu crois!...

JEANNETTE.

Allez, il n'y a pas de mal à ça... Quand j'ai eu ma première robe de sirsaca, j'aurais passé la nuit sur la place... à me faire voir... Et puis, ça ne vous va pas trop mal.

CÉSAR, *se regardant dans la glace.*

Oui... Mais Constantin a encore meilleure mine que moi.

CHOQUET.

Ma foi, je crois que le plus fin aurait bien de la peine...

CÉSAR.

Si, si, il est mieux... cela lui donne un air plus grave.

JEANNETTE.

L'habit a dû produire son effet... car vous avez été partout.

CÉSAR.

Partout.

JEANNETTE.

Excepté pourtant une maison.

CÉSAR.

Laquelle?

Digitized by Google

JEANNETTE.

Celle de M. Salmon.

CÉSAR.

Oui, c'est vrai...

JEANNETTE.

Vous lui en voulez donc bien, que ça dure si long-temps? car ordinairement vous n'avez pas de rancune..... Autrefois, dans vos vacances, vous étiez toujours fourré chez les Salmon; depuis que vous êtes sorti du collége, ce n'est plus cela.

CÉSAR.

C'est que c'est justement à la veille d'en sortir... Je ne peux pas lui pardonner.... Constantin avait travaillé toute l'année pour obtenir le premier prix, le prix de philosophie... pas du tout... c'est Salmon... Salmon, le plus mauvais écolier de la classe qui l'obtient.

CHOQUET.

C'est peut-être pas sa faute, il ne l'aura pas fait exprès.

JEANNETTE.

Comment cela est-il arrivé?

CÉSAR.

Monsieur s'était tout bonnement approprié la copie de Constantin... qui ne me l'a dit que lorsqu'il n'était plus temps.

CHOQUET.

Eh bien! voilà de jolies dispositions.

CÉSAR.

Encore si c'eût été à moi, qu'il eût joué ce tour-là!

CHOQUET.

Eh! mon dieu, ça reviendrait au même.

CÉSAR.

Comment cela?

CHOQUET.

C'est M. Constantin qui lui en aurait voulu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

A qui donc?... Moi, je n'en veux à personne.

CÉSAR.

Nous parlions de celui, dont hier au soir, tu prenais encore la défense chez madame Raviz.

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Salmon! que veux-tu? à tout péché miséricorde..... Justement je viens de le rencontrer.

CÉSAR.

Et vous ne vous êtes rien dit, je pense?

CONSTANTIN.

Mais si, au constraire... Sa contenance, chaque fois qu'il se trouvait devant nous, me fesait de la peine... Je lui ai parlé.

CÉSAR.

Il a dû être bien surpris... Et qu'a-t-il répondu?

CONSTANTIN.

Il est fâché de ce qui est arrivé... Il prétend que d'abord il n'avait pas eu l'intention de donner ma copie pour la sienne... que c'est une erreur... un mal entendu... que la honte l'a empêché d'avouer au régent du collége... que sais-je, moi... Bref, je n'ai pas pu m'empêcher de lui pardonner, et... il est là!

CÉSAR.

Tu l'as amené?

CONSTANTIN.

Oui... Il désire que tu ne quitte pas le pays, fâché contre lui.

CÉSAR.

Eh! bien alors, puisque tu ne lui en veux plus, je ne vois pas pourquoi...

CONSTANTIN.

Tu lui en voudrais encore, n'est-ce pas?

CÉSAR.

Qu'il entre.

JEANNETTE, *sortant.*

Si ceux-là ont jamais des ennemis...

CHOQUET, *ouvrant la porte du fond.*

Monsieur Salmon, donnez-vous la peine d'entrer, ces Messieurs vous attendent. (*Il fait entrer Salmon, et sort.*)

SCENE IV.

CÉSAR, SALMON, CONSTANTIN.

SALMON, *entrant d'un air embarrassé.*

Monsieur César, d'après la bonté de monsieur votre frère...

Digitized by Google

CÉSAR.

Ah! c'est toi, Salmon... Eh bien! comment cela va-t-il?

SALMON.

Vous êtes bien bon... Soyez sûr que j'ai été très-fâché...

CÉSAR, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon; tu t'es expliqué avec mon frère, tout est dit. (*Lui tendant la main.*) Touche là!

CONSTANTIN, *fesant le même geste de l'autre côté.*

Et là!... Que tout soit oublié entre nous!

(*Ils lui secouent cordialement la main tous les deux.*)

SALMON, *les mains prises, s'incline avec embarras, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.*

Ah! monsieur Constantin... monsieur César..... combien votre accueil... vraiment..... si vous saviez comme je m'en veux de vous avoir fait de la peine...

CÉSAR.

Tu devrais venir avec nous?

CONSTANTIN.

Dans notre régiment?

SALMON.

Moi?... Oh! ma famille n'y consentirait jamais... Et puis je ne pourrais pas être officier comme vous, tout de suite.

CÉSAR.

Nous te protégerions!... Quand on saurait que tu es notre ami...

CONSTANTIN.

Je crois que tu n'as pas beaucoup de goût pour l'état militaire? (*Riant.*) Au collége, tu n'étais pas dans les tapageurs... Et quand tu avais des querelles, tu étais bien aise de trouver César pour te défendre.

SALMON.

J'étais si faible... et puis... il aime cela, César, à prendre toujours parti pour ceux qui ne sont pas les plus forts!

CONSTANTIN.

Il t'en a sauvé quelques-unes!

SALMON.

Mon oncle sera bien content, quand je vais lui apprendre que nous sommes raccommodés.

CÉSAR.

Si nous avions le temps, nous irions chez lui, mais nous ne pouvons pas... nous sommes trop pressés.

Digitized by Google

SALMON.

Aussi je vous quitte... Quand on est sur son départ, on a une foule de choses... Adieu, César... adieu, Constantin!

CÉSAR.

Adieu, Salmon. Nous nous reverrons quand nous viendrons en sémestre.

CONSTANTIN.

Mais du moins, nous nous quittons amis !

SALMON.

Pour la vie!... Je n'oublierai jamais... Adieu! adieu!

(*Ils lui prennent de nouveau la main, Salmon sort.*)

SCENE V.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Tu as bien fait de lui parler... C'était la seule personne avec laquelle nous ne fussions pas bien... ici.

CONSTANTIN.

Maintenant, nous pouvons partir tranquilles; nous n'emporterons que d'heureux souvenirs, nous ne laisserons que des regrets.

CÉSAR.

A propos de regrets... Dis donc, Constantin, (*Ils se prennent bras dessus bras dessous.*) as-tu passé dans la rue... tu sais bien ?

CONSTANTIN.

Est-ce que ça se demande?... Oui, et toi?

CÉSAR.

Moi aussi.

CONSTANTIN.

J'étais bien sûr que tu n'y manquerais pas.

CÉSAR.

J'en sors... S'est-on mis à la fenêtre ?

CONSTANTIN.

Oh! tout de suite.

CÉSAR.

Comme pour moi... Mais j'ai une crainte... Elles ont cou-

Digitized by Google

tume de nous voir en habit de ville... si elles ne nous avaient pas reconnus sous notre nouveau costume?

CONSTANTIN.

Est-ce que tu ne te souviens pas qu'hier soir nous avons annoncé que nous endosserions notre uniforme?

CÉSAR.

Moi, pour en être plus certain, j'ai passé deux fois devant leur maison.

CONSTANTIN.

Vrai?... J'en ai eu l'idée... je ne sais pas qui m'en a détourné... C'est drôle, tout de même, de partir sans avoir osé leur dire que nous les aimions!

CÉSAR.

Il n'y a pas besoin de dire ces choses là, ça se voit tout de suite... Sois bien sûr qu'elles le savent, et que nous sommes aimés, oui, mon ami, oui... Lorsque j'arrive chez M. Lavial, quelle est la première question de Caroline?... Est-ce que monsieur votre frère ne viendra pas ce soir?... Quelque fois j'hésite à lui répondre, et alors...

CONSTANTIN.

Alors?...

CÉSAR.

Elle rougit et baisse les yeux.

CONSTANTIN.

Comme Esther, quand je lui dis que tu es à Bordeaux, et que tu n'en dois revenir qu'au bout d'une quinzaine... Elles vont être bien malheureuses pendant notre absence!... et ne pas pouvoir leur écrire!... Nous ne l'oserions pas sans l'aveu de leurs parens, et elles-mêmes se refuseraient à une correspondance secrette.

CÉSAR.

Mais aussi comme elles seront contentes quand nous reviendrons!... Nous aurons fait parler de nous au régiment... on n'aura pas pu faire autrement que de nous nommer capitaines. Capitaines de cavalerie! c'est un beau grade!... Nous demandons un congé, et nous venons les épouser. Quelle surprise! quelle joie pour elles! quel bonheur pour nous!... Les deux sœurs... cela serait à merveille! Logés dans la même maison, les deux ménages n'en feront qu'un... Nous ne ne nous quitterons plus... nous vivrons tous les quatre ensemble... Ce sera charmant!

CONSTANTIN.

Voilà qui est bien convenu... nous les épouserons à notre retour.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES MÊMES, M. FAUCHER, *sortant de son cabinet.*

FAUCHER.

Eh bien! mes enfans, sommes-nous prêts? avons-nous fait toutes nos courses?

TOUS DEUX.

Oui, mon père.

FAUCHER.

Vous n'avez oublié personne?... car dans nos petites villes on est très-exigeant, et l'on vous fait un crime d'un simple manque d'égards.

CÉSAR.

Nous avons même fait plus que nous ne pensions; car Constantin ayant rencontré Salmon l'a amené, et nous nous sommes réconciliés.

FAUCHER.

Bien... Dans la vie il n'y a point de petit ennemi... Mes enfans, votre carrière commence... vous avez désiré n'être point séparés dans l'état qui vous serait donné... Vous avez été, tous les deux, nommés sous-lieutenans aux chasseurs d'Alsace, sous les ordres de M. le vicomte de Noailles; vous partez aujourd'hui, dans une heure, pour Neuf-Brissac... Nous allons nous quitter pour long-temps... qui sait?... peut-être pour toujours!

CONSTANTIN.

Mon père, nous revenons l'année prochaine.

CÉSAR.

Nous avons un projet qui exige notre présence...

FAUCHER, *souriant.*

A la bonne heure... Mais avant de nous séparer, que je reçoive de vous l'assurance que, dans toutes les circonstances de votre vie, vous vous conduirez en hommes d'honneur.

CÉSAR et CONSTANTIN.

Nous vous le jurons!

FAUCHER.

Mes enfans, avant d'entrer dans la diplomatie, j'ai été militaire... Les régimens ne sont pas toujours l'école du bon goût et des bonnes mœurs... Peut-être serez-vous exposés, en ar-

Digitized by Google

rivant, à une coutume barbare... De mon temps, dans l'infanterie, on tâtait les jeunes officiers...

CÉSAR.

Comment?

FAUCHER.

C'est-à-dire que sur le plus léger prétexte, on leur cherchait querelle, pour savoir, disait-on, s'ils avaient du courage.

CÉSAR, *avec feu.*

Si quelqu'un s'avise d'en douter!...

FAUCHER, *ému.*

Promettez-moi de m'écrire toutes les semaines... (*Il leur serre la main.*) tous les deux...

TOUS DEUX.

Oui, mon père.

FAUCHER.

N'allez jamais au-devant d'une provocation; mais n'ayez pas l'air de la craindre, c'est le meilleur moyen de l'éviter. Quand une fois vous aurez montré que l'on ne gagne rien à vous attaquer, les plus grands querelleurs vous laisseront tranquilles.

CONSTANTIN.

Vos fils n'ont pas l'habitude d'offenser; mais on ne les insulterait pas impunément!

FAUCHER.

Ce n'est pas tout. Le jeu est aussi au nombre des dangers qui vous attendent au régiment.

CÉSAR.

Oh! Constantin n'est pas joueur!

CONSTANTIN.

Ni toi non plus.

FAUCHER.

En Angleterre, lorsqu'on se met en voyage, on fait la bourse des voleurs... (*Il leur en donne une.*) Voici la bourse du jeu.

CESAR, *à son frère.*

Tiens...

CONSTANTIN.

Non, garde...

CÉSAR.

Au surplus, mon père, vous pouvez être certain d'avance que nous ne jouerons pas.

FAUCHER.

Si, mes enfans, il faut jouer... A votre âge, dans votre position, il serait ridicule de faire autrement que tout le monde. Votre conduite aurait tous les inconvéniens d'une censure; non-seulement on ne vous la pardonnerait pas, mais encore elle

Digitized by Google

vous exposerait à des dangers plus grands que ceux que vous voudriez éviter.

CÉSAR.

Est-ce qu'on n'est pas libre de faire comme on veut ?

FAUCHER.

Non, pas plus au régiment que dans le monde. Lorsque j'entrai dans Agénois, j'étais comme vous, j'avais horreur du jeu... je refusais avec obstination toutes les parties qu'on me proposait... On me surnomma le Caton du régiment... Ce sobriquet valu quelques coups d'épée à ceux qui m'en avaient gratifié... Mais je me lassai bientôt, et je finis par où j'aurais dû commencer... je jouai... et je dois vous l'avouer, mes enfans, pour narguer mes adversaires, j'exposai au jeu des sommes considérables...

CONSTANTIN.

Et vous perdîtes?

FAUCHER.

Non, j'eus le malheur de gagner. Notre quartier-maître, excellent jeune homme, voulut mettre un terme à mon bonheur : c'était un de ceux qui m'avait le plus raillé... Il me proposa de jouer... J'acceptai. Huit jours de suite le sort me favorisa... Le malheureux, égaré, avait exposé les fonds de la caisse du régiment!... Un matin il disparut... on n'a jamais eu de ses nouvelles.

CÉSAR et CONSTANTIN, *prenant la main de leur père.*

Oh! mon père, nous jouerons!

(*On entend sonner deux heures.*)

FAUCHER.

Deux heures!... Mes enfans, le carosse de Paris va partir, il ne faut pas vous faire attendre.

CÉSAR, CONSTANTIN.

Déjà!

FAUCHER.

J'ai pensé qu'un homme de confiance vous serait nécessaire, et j'ai attaché Choquet à votre service... il part avec vous.

CÉSAR.

Oh! mon père, que de bontés!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHOQUET, JEANNETTE, DOMESTIQUES.

JEANNETTE, *pleurant.*

Messieurs... le carosse... les domestiques...

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Ma pauvre Jeannette !...

JEANNETTE.

Les voilà tous...

(*César et Constantin vont à tous les domestiques, leur pressent les mains, etc.*)

CHOQUET.

Mes officiers, je suis du voyage.

JEANNETTE.

Que je vous embrasse !... Il y a dix-huit ans que je vous embrassai pour la première fois !

(*Ils sortent des bras de Jeannette, se jettent dans ceux de leur père.*)

CÉSAR et CONSTANTIN.

Mon père !...

FAUCHER.

Allez, allez, mes enfans, embrasser votre sœur... votre mère... et n'oubliez pas une lettre tous les huit jours, et tous les deux...

FINAL.

CHŒUR DE DOMESTIQUES et DE VOISINS.

Allez embrasser votre mère,
Prendre congé de votre sœur ;
Partez, et, dans votre carrière,
Restez fidèles à l'honneur !

JEANNETTE.

Si l'ciel exauce la prière,
Qu'forme en secret chaq' serviteur,
Mes chers maîtres, dans votre carrière,
Vous n'aurez jamais q'du bonheur !

Allons embrasser notre mère,
Prendre congé de notre sœur ;
Vos fils, dans toute leur carrière,
Seront fidèles à l'honneur !

FIN DU PREMIER TABLEAU.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU DEUXIÈME TABLEAU.

LE COLONEL.	CHOQUET.
EUDOXIE, sa sœur.	UNE BONNE.
CONSTANTIN.	OFFICIERS, SOLDATS.
CÉSAR.	DOMESTIQUES.

La scène se passe chez le colonel, à Neuf-Brissac.)

DEUXIEME TABLEAU.

(1792.)

Le Théâtre représente un riche antichambre, ou petit salon précédant la salle du bal. — On est chez le lieutenant-colonel du régiment.

***

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL SALVERT, CÉSAR.

LE COLONEL.

Oui, monsieur Faucher, je me plais à vous le répéter : Depuis quatre ans que vous êtes au régiment, vous avez donné l'exemple d'une conduite militaire sans reproche... Le vicomte de Noailles vous a proposé au ministre Servan, pour le grade de lieutenant, et cette récompense ne saurait se faire attendre. Mais je ne puis vous le dissimuler : depuis quelque temps, et particulièrement depuis la mort de votre père, vous affichez des principes politiques qui pourraient altérer la bonne opinion que j'avais conçue de vous.

CÉSAR, *voulant répondre.*

Colonel!...

Digitized by Google

LE COLONEL, *l'arrêtant d'un regard.*

La compagnie Montozon donne un très-mauvais exemple, Monsieur. Vous, votre frère, Gardanne, Richepanse... vous vous faites les protecteurs .. de quelques mauvaises têtes qui, sous le prétexte d'appartenir à de bonnes familles bourgeoises, d'avoir reçu les premiers élémens d'une éducation... très-inutile parmi nous, s'imaginent se frayer le chemin des grades militaires...

CÉSAR.

Mon Colonel... il est vrai. Le décret de l'assemblée nationale, qui permet au mérite d'aspirer aux grades supérieurs, a excité l'émulation de nos sous-officiers.

LE COLONEL.

Ces Messieurs se voient déjà maréchaux de France, lieutenans-généraux...

CÉSAR.

Leur ambition ne va pas jusque-là... Mais, Colonel, ne pensez-vous pas que Gardanne, que Richepanse, dont vous parliez tout-à-l'heure, feraient d'excellens maîtres de camp? Au surplus... les maréchaux-de-logis, les brigadiers de la compagnie Montozon, m'ont demandé la permission d'établir parmi eux une école, où ils s'occuperaient exclusivement de sciences, d'arts..... J'y ai vu d'autant moins d'inconvéniens, qu'ayant assisté moi-même à une de leurs séances, j'ai été édifié de leur sagesse, et du zèle qu'ils mettent à s'instruire.

LE COLONEL.

Et dans ces réunions-là, on parle politique, on raisonne sur les événemens... on les juge... on ose blâmer la cour... Je le sais. On y lit les papiers publics... Si cela était toléré, Monsieur, la discipline militaire ne tarderait pas à devenir impossible!

CÉSAR.

Eh! pourquoi donc, Colonel?

LE COLONEL.

Quand tout le monde peut aspirer à commander!...

CÉSAR.

Tout le monde trouve glorieux d'obéir.

LE COLONEL.

Voilà comme on pervertit l'esprit du soldat! Je suis bien décidé à ne plus le souffrir; désormais ceux qui s'aviseront de parler... iront faire de la politique à la salle de police!..... En vérité, Monsieur, j'ai peine à concevoir, comment vous, un homme né, vous défendez de pareilles doctrines!

Digitized by Google

CÉSAR.

Au moins, Colonel, on ne m'accusera pas d'être intéressé dans la question... Du reste, ce reproche-là pourrait encore mieux s'adresser à M. le duc de Liancourt, à M. le marquis de Lafayette, au duc de Choiseul... à mille autres, dont les noms et la conduite font autorité!

LE COLONEL.

On a beau dire, cela ne peut pas durer; c'est trop absurde... Je ne leur donne pas six semaines pour abandonner leur système de liberté, d'égalité..... Quel respect peut-on avoir pour les décrets d'une assemblée nationale, qui se permet d'abolir la noblesse..... Qui, le 5 avril dernier, supprime les couvens d'hommes et de femmes...

CÉSAR.

C'est là un décret dont je ne saurais me plaindre. Sans lui, je n'aurais pas eu le bonheur de présenter mes hommages à mademoiselle votre sœur.

LE COLONEL.

C'est très-galant.... Mais cela ne m'empêche pas d'être fort embarrassé d'elle.

CÉSAR.

A la grâce avec laquelle mademoiselle Eudoxie fait les honneurs de votre maison, je croyais au contraire que vous deviez être enchanté de sa présence.

LE COLONEL.

Et un mari à trouver... une dot à donner... vous ne pensez pas à cela... Au couvent, une sœur était toute établie.

CÉSAR, *à part.*

Je conçois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Pardon, mon frère, je vous dérange... si j'avais su...

CÉSAR.

Mademoiselle, je me retire.

EUDOXIE.

Oh, ce n'est pas un secret..... Je venais, mon frère, vous prier de vouloir bien donner un coup-d'œil aux préparatifs de votre soirée... j'ai fait de mon mieux... Mais quand on n'est

Digitized by Google

sortie du couvent que depuis un mois, on n'a pas une grande habitude des usages du monde... et je craindrais que mon ignorance ne vous attirât quelques reproches.

LE COLONEL.

Jusques à présent, ma chère Eudoxie, elle ne m'a valu que des éloges.

EUDOXIE.

Mais aujourd'hui... Tenez, je suis embarrassée, je ne connais pas la plupart de ces Messieurs, de ces dames... je ne sais comment les placer... à présent qu'il n'y a plus de titres.

LE COLONEL.

Détrompez-vous, ma chère, l'assemblée nationale les a supprimés... mais nous les avons rétablis.

EUDOXIE.

Ah! mon dieu, s'il allait en être de même des couvens!

LE COLONEL.

Nous n'avons jamais mis à exécution ce décret-là... en public, à la bonne heure; mais dans notre intérieur, nous avons toujours conservé nos titres, et personne ne s'avise de nous les refuser!

EUDOXIE.

Alors raison de plus, puisque j'ignore ceux de nos invités.

LE COLONEL.

Soyez tranquille, je vais les placer moi même; avant votre arrivée, j'en avais l'habitude... Restez, restez... Monsieur Faucher, pour votre intérêt, songez à notre entretien.

SCENE III.

CÉSAR, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Je vous dois des excuses, monsieur César..... Parler d'une fête devant une personne qui ne peut y assister?

CÉSAR.

Mademoiselle, rien de plus simple...

EUDOXIE.

Non, tout-à-l'heure... là... quand je parlais de plaisirs, je sentais intérieurement que je vous faisais de la peine..... les idées de fêtes réveillaient votre douleur.

Digitized by Google

CÉSAR.

Elle durera autant que ma vie... La perte d'un si bon père... est une blessure que le temps n'a pas le pouvoir de guérir.

EUDOXIE.

Oh! j'ai entendu l'autre jour M. Constantin en parler, et je n'ai pas pu retenir mes larmes..... Du moins, pour adoucir un malheur si grand, il vous reste une mère.

CÉSAR.

Vous n'avez pas connu la vôtre?

EUDOXIE.

Si... oh! si!... Elle venait me voir au couvent, deux fois par an.

CÉSAR.

Deux fois!

EUDOXIE.

Elle était à la cour... le service des princesses prenait tout son temps... Mais elle ne manquait jamais de venir le 1er de l'an, et à ma fête... C'étaient deux beaux jours pour moi, je les attendais avec une impatience...

CÉSAR.

Quelle candeur!

EUDOXIE.

Mais, dans le courant de l'année, elle m'envoyait tout plein de choses... elle me faisait écrire... Mais quand elle avait du chagrin, elle m'écrivait toujours elle-même..... Oh! quand elle avait du chagrin, elle m'aimait beaucoup!

CÉSAR.

Et vous mettre au couvent!

EUDOXIE.

C'était mon père qui l'avait exigé.

CÉSAR.

Vous sacrifier!

EUDOXIE.

Que voulez-vous? je n'avais jamais été dans le monde... je ne le connaissais pas... je ne pouvais pas le regretter.

CÉSAR.

Et à présent?

EUDOXIE.

Oh! je serais bien fâchée qu'on les rétablît.

CÉSAR.

Quel dommage que des traits si doux, un caractère si aimable, fussent restés enfouis à l'ombre d'un cloître...

Digitized by Google

EUDOXIE.

On voit bien que vous êtes les deux frères... Ce sont précisément-là les propres paroles que M. Constantin m'adressait l'autre jour.

CÉSAR, *surpris.*

Mon frère!

EUDOXIE.

Il est si bon... Comme vous devez l'aimer!..... J'entends quelquefois mon frère lui reprocher, comme à vous, trop d'indulgence envers les soldats... Et moi, au contraire, je trouve que cette indulgence l'honore, qu'elle est la preuve d'un esprit élevé, d'un cœur généreux.

CÉSAR, *qui l'a bien examiné.*

Elle l'aime!

EUDOXIE.

Ces pauvres soldats, ne sont-ils pas assez à plaindre d'être toujours obligés d'obéir... Je connais ce supplice-là!... Au couvent, nous ne pouvions pas avoir une seule volonté... Ceux qui adoucissent le sort de leurs inférieurs, sont bien respectables pour moi... Et d'ailleurs, ce ne sont pas là les seules vertus de M. Constantin... Quel respect pour ses parens... quelle amitié, quel attachement pour vous... Je suis sure qu'il n'y a point de sacrifice qu'il ne s'empressât de faire pour vous!

CÉSAR.

Ah! croyez, Mademoiselle, que moi aussi, je sacrifierais tout à son bonheur!

(*A ce moment, Constantin paraît; il a vu son frère près d'Eudoxie. — César fait un mouvement, en apercevant son frère.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN, *à part, réprimant son premier mouvement.*

Je ne m'étais pas trompé!

EUDOXIE.

Ah! monsieur Constantin, je regrette bien que vous ne puissiez pas être de la fête. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Constantin!

CONSTANTIN.

Mon frère?

CÉSAR.

Qu'as-tu?

CONSTANTIN.

Moi?

CÉSAR.

Oui, toi... Tu as quelque chose qui te contrarie.

CONSTANTIN.

Du tout...

CÉSAR.

Tu sais bien que cela ne peut pas se cacher.

CONSTANTIN.

Eh bien! je suis contrarié pour toi.

CÉSAR.

Pour moi!

CONSTANTIN.

Oui!... Je viens de recevoir des nouvelles de la Réole.

CÉSAR.

Après?

CONSTANTIN.

Je ne pense pas que tu aies conservé un souvenir bien vif... Ces choses-là... au bout de quatre ans...

CÉSAR.

Parle donc!

CONSTANTIN.

Esther... elle est mariée...

CÉSAR.

Ah! oui, avec un administrateur du district..... Et Caroline aussi.

CONSTANTIN.

Tu le savais?

CÉSAR.

Oui. Et tant que j'ai cru que cette nouvelle-là pouvait te causer quelque chagrin, je n'ai pas cru devoir t'en parler; mais

Digitized by Google

maintenant que je suis sûr que ce premier sentiment n'a laissé aucune trace dans ton cœur... qu'un autre amour, plus vrai, plus ardent, lui a succédé...

CONSTANTIN.

Que dis-tu?

CÉSAR.

Tu aimes Eudoxie!

CONSTANTIN.

Moi!

CÉSAR.

L'altération de tes traits... l'inflexion de ta voix...

CONSTANTIN.

Te te trompes, César... Le premier nom venu aurait produit sur moi le même affet... Écoute, frère, la preuve que je n'ai pour cette jeune personne qu'un sentiment de respect, dont on ne peut se défendre dès qu'on l'approche... Tu prétends lire dans mes traits, tu crois deviner à l'inflexion de ma voix... Regarde-moi bien, écoute avec attention, je vais prononcer devant toi le nom de toutes les jeunes personnes de Neuf-Brissac, que nous connaissons, toutes, sans en excepter une seule. Tu entends bien? et si tu surprends le moindre mouvement dans mes traits, la moindre altération dans ma voix...

CÉSAR.

J'y consens, mais à une condition.

CONSTANTIN.

Laquelle?

CÉSAR.

Pendant que tu parleras, j'aurai la main là, sur ton cœur?

CONSTANTIN, *se reculant.*

Non! non!

CÉSAR.

Ah! ce refus-là m'en dit plus que tous les aveux du monde.

CONSTANTIN.

César!

CÉSAR.

Oui, tu l'aimes.

CONSTANTIN.

Et quand il serait vrai, que je n'aurais pu la voir sans être attiré vers elle! me crois-tu donc assez fou pour te disputer son cœur?

CÉSAR.

A moi!

CONSTANTIN.

Cet amour que tu lisais sur mon visage, chacune de tes ac-

Digitized by Google

tions en offre une preuve irrécusable : Tes visites, plus nombreuses depuis qu'Eudoxie habite l'hôtel de son frère ; les soins, les respects dont tu l'entoures, ton assiduité auprès d'elle, une légère teinte de dépit qui perce malgré toi, lorsque tu ne peux trouver place à ses côtés...

CÉSAR.

Constantin, je t'en prie...

CONSTANTIN.

Eudoxie te convient mieux qu'à moi : son caractère s'accorde davantage avec le tien, tu aimes les plaisirs qu'elle recherche, tu as les talens qu'elle cultive...

CÉSAR.

Et si je n'en suis pas aimé?

CONSTANTIN.

Toi!

CÉSAR.

Si là... ici... tout-à-l'heure, je m'étais convaincu qu'un autre est plus heureux que moi?

CONSTANTIN.

Un autre!

CÉSAR.

Oui... et cet autre, c'est mon frère, c'est toi!

CONSTANTIN.

Moi, César!

CÉSAR.

Tu as fait sur son âme une impression...

CONSTANTIN.

Que le temps, l'absence effaceront.

CÉSAR.

Non, j'ai lu dans son cœur ; c'est un sentiment vrai, profond, puissant... Epouse-là, Constantin!

CONSTANTIN.

Moi, l'époux d'une femme aimée par César, par mon frère! jouir d'un bonheur qui pourrait lui coûter un regret, l'apparence d'un regret... Non, César... jamais! jamais!

(*Ils sont prêts à se jeter dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHOQUET.

CHOQUET, *en dehors.*

Où sont mes lieutenans?... il faut que je parle à mes lieutenans!... Ah! les voilà!

Digitized by Google

CÉSAR.

Qu'est que c'est?

CHOQUET, *riant.*

Mon lieutenant, c'est du nouveau!

CONSTANTIN.

Du nouveau?

CHOQUET, *riant.*

A la caserne... ils font un tapage!...

CÉSAR.

Qui?

CHOQUET.

Vos chasseurs.

CÉSAR.

Pourquoi?

CHOQUET.

Vous savez bien leur école, ous qu'ils se rassemblent; ils ont voulu y aller ce soir... bernique! la porte fermée, défense du lieutenant-colonel de l'ouvrir... Quand ils ont vu ça, ils sont retournés à la caserne, dans la cantine... Là, il y a un trompette qui a monté sur les bancs... Il a fait un discours, c'était superbe à voir!

CONSTANTIN.

Qu'est-ce qu'il disait?

CHOQUET.

Il disait comme les autres... Il faut tous marcher aux frontières, contre l'ennemi!... Ils criaient : vive la guerre! à bas la discipline! à bas nos officiers!... Des farces, quoi!

CONSTANTIN.

A bas les officiers... Mon frère, allons leur donner l'exemple de la soumission.

SCÈNE VII.

CHOQUET, *seul.*

Dès qu'ils vont se montrer, ça s'ra fini tout de suite. (*On entend un peu de musique de bal.*) Eh bien! c'est-il drôle, pendant que les autres sont à s'égosiller, en v'là qui s'amusent; ils ne se doutent pas plus de ce qui se passe... Allez, allez, dansez, balancez... Dieu! avec quel sang-froid ils passent un si sol, un jeté battu... Le colonel est là, tranquille..... Eh bien! pourquoi donc que je ne le serais pas aussi, moi qui ne suis pas de

Digitized by Google

la cavalerie... c'est-à-dire, j'en suis de la cavalerie, pour battre les habits de mes maîtres, et pour les servir à table... mais excepté la... (*Il va regarder. — Le bal est en train. — On entend, dans la salle voisine, l'orchestre jouer une contredanse sur l'air :* Ah ! ça ira !) Si je trouvais une petite bonne à ma portée... justement en v'là une... Dites donc, petite mère, si le cœur vous en dit?.. c'est l'orchestre du régiment, il est pour tout le monde.

(*Choquet et sa danseuse se mettent en place.*)

CHOQUET.

Musique de l'air : Ah ! ça ira.

Ah ! v'là qu'ça va, v'là qu'ça va, v'là qu'ça va,
Nous dansons aussi not' contredanse.
Ah ! v'là qu'ça va, v'là qu'ça va, v'là qu'ça va,
J'en fais bien autant qu'ces Messieurs là !...
Ont-ils plus de grâce que ça !
Ont-ils plus de légèreté que ça !
Cette tournure, cette aisance,
Et surtout cette force là !

(*Il ne peut pas enlever sa danseuse.*)

Ah ! v'là qu'ça va, v'là qu'ça va, v'là qu'ça va.

(*D'abord Choquet et sa danseuse étaient seuls, maintenant les domestiques, soldats, bonnes, cuisinières, sont venus se joindre à eux, et la contredanse se trouve composée de huit à douze personnes. — Un grand bruit se fait dehors. — Tout le monde s'arrête au milieu d'une figure de contredanse. — Tableau presque grotesque.*)

TOUS LES GENS *sur le théâtre, à voix basse.*

Quel bruit dehors se fait entendre?
Ah ! mon dieu ! qu'allons-nous apprendre?

CÉSAR, *entrant.*

Colonel ! Colonel !

CHOQUET.

Il est là !

(*Il montre la salle. — Au moment, le colonel entre en scène.*)

Digitized by Google

CÉSAR.

Colonel !

LE COLONEL.

Me voilà !

CÉSAR.

Plus de jeux, plus de danse;
On dit que l'étranger
Déclare la guerre à la France,
La patrie est en danger !
(*Tout le monde se répète bas, de proche en proche :*)
La patrie est en danger !

CÉSAR.

Le régiment vient de s'insurger !
(*Les Officiers du bal entrent en scène, et chacun se dit, ou ils se disent l'un à l'autre :*)
Le régiment vient de s'insurger !
Et la patrie est en danger !

LE COLONEL.

Messieurs, un instant de silence.
On exagère le danger...
Et je suis loin de partager
Vos craintes, vos alarmes !

CHŒUR EN DEHORS.

Pour chasser l'étranger,
Qu'on nous donne des armes.
Aux armes ! aux armes !

CHŒUR DE SOLDATS ET DE PEUPLE *entrant.*

La patrie en danger
Fait naître nos alarmes;
Pour chasser l'étranger,
Qu'on nous donne des armes !

CHŒUR DES GENS *sur le théâtre.*

La patrie en danger
Fait naître leurs allarmes;
Pour chasser l'étranger,
Ils demandent / Qu'on leur donne } des armes !

Digitized by Google

OFFICIERS DU BAL.

La patrie en danger
A causé leurs allarmes;
Pour chasser l'étranger,
Amis, prenons les armes!

LES SOLDATS.

Mon colonel, il faut partir!
Vous vous devez à la patrie!

LE COLONEL.

Seul je commande ici, vous devez m'obéir.

LES OFFICIERS.

Mon colonel, je vous en prie,
Le danger presse, il faut partir!

LE COLONEL.

Silence, Messieurs; votre devoir est dans l'obéissance

CÉSAR et CONSTANTIN.

Notre devoir est de sauver la France!
Le danger parle, il faut partir!
Sans vous nous sauverons la France!

Que chaque citoyen s'enrôle,
Et sur-le-champ,
Dans ce contrôle,
Signe son engagement.

TOUT LE MONDE *se précipite vers la table.*

Moi je m'enrôle
Sur le contrôle!

(*Les femmes, elles-mêmes, poussent les hommes.*)

CHŒUR.

La patrie en danger
Fait naître les allarmes;
Pour chasser l'étranger,
Allez, prendre les armes!

UN ABBÉ.

Plus de latin! plus de rabat!
Je signe, me voilà soldat!

Digitized by Google

TROIS AUTRES.

Abbés, médecins, avocats,
Nous sommes tous soldats !

CÉSAR ET CONSTANTIN.

DUO, *pendant la signature.*

Le même sein nous a donné la vie,
Le même jour nous vit naître tous deux;
Son existence à la mienne est unie,
De son malheur je serais malheureux...
Sans son bonheur je ne puis être heureux !
Fais que toujours César échappe,
Que Constantin toujours échappe
Aux piéges cruels des méchans !
Oh ! mon dieu ! si la mort le frappe,
Qu'elle nous frappe en même temps!

CHŒUR.

La patrie en danger
Excite nos allarmes;
Pour chasser l'étranger
Courons prendre les armes!

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU TROISIÈME TABLEAU.

CÉSAR.
CONSTANTIN.
CHOQUET.
SALMON.
MADELEINE JARRY, servante d'auberge.
UN MUNICIPAL.
UN GENDARME.
UN COMMISSAIRE DE DISTRICT.
SOLDATS.

ACTE DEUXIEME.

TROISIÈME TABLEAU.

(1794.)

Le Théâtre représente une salle d'auberge.

***

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, *seule.*

Je n'y conçois rien, à c'te lettre-là !... le dessus est pourtant bien pour moi... A la citoyenne Madeleine Jarry, à l'auberge *de la Montagne*, à Surgères... Le dedans est bien de l'écriture de cet original de militaire, qui était encore en garnison ici, la décade dernière, et qui est parti duodi sans en rien dire à per-

AVIS. — MM. les Directeurs qui voudront monter l'ouvrage en opéra-comique, pourront distribuer les rôles de la manière suivante : César Faucher. (*Elleviou.*) — Constantin. (*Philippe.*) — Choquet. (*Trial.*) — Salmon. (*Deuxième tenor* *.) — Selvert. (*Basse-taille.*) — Madeleine. (*Dugazon Contat.*) — Jeannette. (*Duègne.*)

* Ce rôle a peu d'importance musicale.

Digitized by Google

sonne. (*Elle lit.*) « Rochefort, sextidi, 26 messidor an III, ci-
» devant 15 juillet. Mademoiselle... » (*S'interrompant.*) Est-il bête!..... Mademoiselle. Si on trouvait cette lettre-là, il y aurait de quoi me compromettre aux yeux de toute la commune. Pourquoi qu'il ne met pas, citoyenne.... je suis citoyenne active comme une autre. (*Elle continue de lire.*) « Je vous prie... » (*S'interrompant.*) Encore!.. Il ne peut pas me tutoyer? puisque c'est la loi... (*Elle lit.*) « Je vous prie, si vous recevez cette
» lettre après mon arrivée, de ne témoigner aucune surprise
» en me voyant; et si ma lettre vous parvient avant que j'arrive,
» de n'être pas étonnée de voir des choses qui ne peuvent pas
» manquer de vous surprendre..... Recevez, Mademoiselle,
» l'assurance des sentimens civiques de votre affectionné citoyen
» Choquet, volontaire sans-culotte du 1er bataillon du Bec
» d'Ambès. » Dire que j'aime cet être-là, que je ne fais que penser à lui, depuis qu'il n'y est plus, et que je ne comprends rien à sa lettre!

Il ne m' sort pas d' la tête,
Mon ouvrag' s'en ressent;
Quelqu'fois ça m' rend si bête,
Que c'en est étonnant.
J'en suis contrariée;
Mais on me dit partout :
Qu'une fois marié,
On s'accoutume à tout.

Mon dieu, s'il fallait suivre
Mon époux aux combats,
Je ne pourrais pas vivre
Au milieu des soldats.
L' métier de vivandière
Ne s'rait pas de mon goût,
Et pourtant, à la guerre,
On s'accoutume à tout.

Si, pour dernière épreuve,
Un d' ces maudits boulets
Allait me rendre veuve,
Je crois que j'en mourrais.
Mourir!... ça s'rait dommage!
Non, j' vivrais jusqu'au bout...

Digitized by Google

Quand une femme est sage
Ell' s'accoutume à tout.

(*César et Constantin paraissent dans le fond. — Marguerite les aperçoit.*)

Qu'est-ce qu'ils veulent donc, ces citoyens qui sont là à regarder... on dirait des conspirateurs ? Entrez, citoyens, entrez; les patriotes sont bien-venus à l'auberge *de la Montagne!*

SCÈNE II.

CÉSAR, CONSTANTIN, MADELEINE.

CÉSAR.

Voilà une petite citoyenne fort gentille.

MADELEINE.

Que veulent les citoyens?

CONSTANTIN.

Une omelette, un doigt de vin de Bordeaux.

MADELEINE.

Dans l'instant vous allez avoir tout ça!

SCÈNE III.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Nous n'avons point été suivis?

CÉSAR.

Non, depuis Muron je n'ai vu personne.

CONSTANTIN.

Tu es bien sûr qu'à Rochefort on ne soupçonne pas notre fuite?

CÉSAR.

Choquet seul sait que nous nous arrêterons ici quelques instans; s'il y a quelque chose de nouveau il nous le fera savoir.

CONSTANTIN.

Bien!

CÉSAR.

Voilà donc le prix de notre amour pour la liberté! la récompense de notre sang versé pour la patrie!

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Ni la patrie, ni la liberté ne sont coupables des violences exercées en leur nom; les tyrans qui ont usurpé le pouvoir croient s'y maintenir par la terreur. Danton a fait périr Hébert, Ronssin. Robespierre, à son tour, s'est débarrassé de Danton, de Barrère... Peut-être, à l'instant où je parle, d'autres ambitieux conspirent la perte de Robespierre.

CÉSAR.

En attendant, nous n'en sommes pas moins dénoncés par le comité de Salut public, poursuivis par Laignelot, qui a décerné contre nous un mandat d'arrêt.

CONSTANTIN.

Que veux-tu? notre tolérance, notre amour de l'ordre sont des crimes aux yeux de ces farouches proconsuls... Ils ne nous pardonnent point de leur avoir arraché quelques victimes.

CÉSAR.

Surtout la jeune sœur de notre ancien lieutenant-colonel.

CONSTANTIN.

Eudoxie! Quel pouvait être son crime? N'était-ce pas assez que son frère eût payé de sa vie son attachement à des préjugés plus ridicules que coupables... Nous étions à l'armée du Rhin et Moselle, lorsque nous lûmes dans Prudhomme l'arrêt qui condamnait à mort le pauvre chevalier..... Dans ce moment, le nom d'Eudoxie, prononcé en même temps par tous deux, nous convainquit que nous l'aimions encore... Bientôt de nombreuses blessures nous forcèrent à demander un congé: nous partons; nous sommes contraints de nous arrêter à Ste.-Maixence. Là, j'apprends qu'une jeune fille, arrêtée la veille, doit le lendemain être traduite au tribunal révolutionnaire... Je la vois, je la reconnais... le ciel m'inspire l'idée de la défendre... J'ai le bonheur d'attendrir ses juges... Eudoxie est rendue à la liberté! Je la remets moi-même aux mains d'une dame de Marsange, sa parente, et je me dérobe à des remerciemens, dont la vivacité réveillait en moi des souvenirs... Ah! c'est dans ce moment-là surtout, que j'ai senti combien je l'aimais!

CÉSAR.

Et tu as eu le courage de la fuir!..... Tu m'as caché cette rencontre...

CONSTANTIN.

Si je t'en avais parlé, tu m'aurais forcé de lui offrir ma main... et peut-être aurais-je été assez faible pour céder.

CÉSAR.

Tu aurais été heureux.

CONSTANTIN.

Mon cher César, à l'instant où un arrêt injuste nous frappe...

Digitized by Google

si j'étais époux, père... ma situation ne serait-elle pas mille fois plus horrible! Et n'est-ce pas assez d'avoir à craindre pour mon frère?

CÉSAR.

Le ciel, en nous faisant naître le même jour, a voulu que l'amitié fût l'unique sentiment de notre vie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Citoyens, votre omelette est sur la table... là, dans ce cabinet à droite.

CÉSAR.

Merci, gentille citoyenne.

MADELEINE.

Si vous avez besoin de quelque chose, vous appellerez Madeleine... c'est mon nom?

CÉSAR.

Nous ne l'oublierons pas. (*Ils entrent tous deux.*)

SCÈNE V.

MADELEINE, *seule.*

Non, ce ne sont pas des conspirateurs; ils ont les manières trop polies pour ça... Au reste, j'en ai jamais vu... je ne sais pas comment c'est fait, un conspirateur... Ah! mon dieu... je ne me trompe pas... mon militaire avec un gendarme. Ah! le malheureux, il a déserté!

SCÈNE VI.

MADELEINE, CHOQUET, UN GENDARME.

CHOQUET.

Citoyenne! de quoi rafraîchir le militaire.

MADELEINE.

Comment... citoyen, c'est toi!

CHOQUET.

Ah! mon dieu... elle me tutoie... elle est devenue plus

Digitized by Google

tendre en mon absence !... Moi-même, qui voyage de compagnie avec ce respectable gendarme...

MADELEINE.

Et voilà pourquoi tu m'écrivais de n'être pas surprise!

CHOQUET.

Encore... devant le monde... Charmante citoyenne, c'est pour ne pas vous étonner.

MADELEINE.

Allons, le voilà encore avec ses vous..... Est-ce que c'est comme ça qu'on parle?

CHOQUET.

Je n'oserai jamais !

MADELEINE.

Puisque c'est la loi.

CHOQUET.

La loi !

MADELEINE.

Du 10 brumaire...

CHOQUET.

C'est donc pas par amour?

MARGUERITE.

C'est par respect pour la loi.

CHOQUET.

Comment, citoyenne... tu me tutoies... par respect; en voilà bien d'une autre.

MADELEINE.

Est-il possible que tu aies déserté?

CHOQUET.

Une idée!...

MADELEINE.

On demande son congé.

CHOQUET.

C'est trop long, j'avais pas le temps d'attendre..... Je me suis dit un beau matin : Choquet, mon garçon, sous le règne de la liberté, chacun doit être libre... tu as assez du service de la république, il faut lui brûler la politesse.... Par malheur il y a des gouvernemens qui ont des gendarmes, qui n'entendent rien à la liberté; et je me suis trouvé pincé, au moment où je ne m'y attendais pas...

MADELEINE.

Et comment que tu vas faire, à présent?... Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'arranger cette affaire-là?

CHOQUET.

Si... le camarade est bon enfant... et en buvant chopine... Est-ce qu'on ne peut pas entrer par-là... causer un instant?

Digitized by Google

MADELEINE.

Là-dedans?... si... Mais je te préviens qu'il y a déjà deux patriotes.

CHOQUET.

Ce sont eux!

MADELEINE.

Tâche de ne pas te compromettre....

CHOQUET.

Sois tranquille.

MADELEINE.

S'il ne fallait que quelques assignats...

CHOQUET.

Dieu! est-elle aimante, la citoyenne Jarry!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Je ne me trompe pas, j'ai reconnu la voix de Choquet...

MADELEINE.

Comment, citoyen, tu le connais?

CHOQUET.

C'est mon capitaine.

MADELEINE.

Son capitaine!... il est perdu!... Citoyen, je t'en prie... ne lui en veux pas... c'est moi qui en suis la cause...

CONSTANTIN.

De quoi?

MADELEINE.

Il a déserté!

CONSTANTIN.

Déserté!... Choquet, cela est-il vrai?

CHOQUET.

Oui, mon capitaine.

CONSTANTIN.

Ah! malheureux!

CHOQUET.

Quand on voit tout ce qui se passe autour de nous... quand on poursuit, au nom de la république, ses plus intrépides défenseurs, ses plus vertueux citoyens... cela dégoûte du service...

Digitized by Google

les honnêtes gens ne veulent pas prêter les mains à ces infamies!...

CONSTANTIN.

Déserter est toujours une mauvaise action, et je t'en aurais cru incapable.

CHOQUET.

Citoyenne, le gendarme a soif...

MADELEINE.

Gronde le beaucoup; mais ne le punit pas. (*Au Gendarme.*) Je suis à toi, gendarme. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

CONSTANTIN, CHOQUET, LE GENDARME.

CHOQUET.

Et vous avez pu croire!... Ce gendarme, c'est Pierre, le fils de votre jardinier... Vous êtes dénoncé... L'ordre est donné de vous arrêter partout où l'on vous trouvera... Des gens qui vous ont vu sortir de Rochefort par la porte de Charente, ont indiqué la manière dont vous étiez vêtus tous les deux. Pas moyen d'échapper, si vous ne changez de costume. Il y a des momens où je ne suis qu'une bête... mais le désir de vous sauver m'a, je crois, donné de l'esprit. J'ai été trouver Pierre, je lui ai fait part de mon projet... Il a sur-le-champ endossé son habit de gendarme; moi, j'ai pris ma veste, mon havresac... Un pauvre diable nous a fabriqué une feuille de route, avec des signalemens qui vous iront mieux qu'à nous, et nous allons profiter du moment où il n'y a personne...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh! vite! et vite! passez là-dedans... v'là du monde qui nous arrive...

CHOQUET.

Du monde!

MADELEINE.

Un inspecteur... un commissaire... un citoyen avec une écharpe...

Digitized by Google

CONSTANTIN.

De la prudence!...

CHOQUET.

Mon capitaine, puisque vous le permettez... Allons, gendarme...

MADELEINE.

Je crois que ça s'arrange... Pauvre garçon!

SCENE X.

MADELEINE, SALMON.

SALMON.

L'aubergiste?...

MADELEINE.

Citoyen, il n'y est pas, il monte la garde à la Municipalité.

SALMON.

Sa femme?

MADELEINE.

Il n'en a plus pour le quart-d'heure... La citoyenne est défunte depuis le 14 prairial dernier.

SALMON.

Qui la remplace?

MADELEINE.

Moi, citoyen... tu n'as qu'à demander, on te répondra.

SALMON.

En ce cas, parle, et souviens-toi de dire la vérité... le salut de la république en dépend.

MADELEINE.

Moi je peux sauver la république?... Laisse donc, citoyen, on ne donne pas là-dedans.

SALMON.

L'autorité est instruite que cette auberge renferme des ennemis de la chose publque, des agens de l'étranger...

MADELEINE.

L'autorité en sait plus que moi. Ça n'est pas étonnant, elle est payée pour ça... cependant l'autorité s'est moqué de toi.

SALMON.

Des gens bien instruits ont vu entrer ici deux hommes...

MADELEINE.

Ah! deux voyageurs, c'est possible.

SALMON.

En pantalon bleu, en carmagnole...

Digitized by Google

MADELEINE.

Oui, et en chapeau rond.

SALMON.

Et ces gens là, que sont-ils devenus?

MADELEINE.

Ils déjeûnent tranquillement... mais bien sûr ils ne ressemblent pas à ceux que tu cherches.

SALMON.

A merveille!

MADELEINE.

Il y en a un qui est capitaine, et qui a l'air du plus brave homme!...

SALMON.

Citoyenne, au nom de la république une et indivisible...

MADELEINE.

Liberté, égalité, ou la mort, on connaît ça... Va toujours.

SALMON.

En ma qualité d'agent du tribunal révolutionnaire de Rochefort, je t'ordonne de me déclarer, sur-le-champ, tout ce que tu sais, concernant ces deux conspirateurs...

MADELEINE.

Ça, des conspirateurs?... Citoyen, on t'a induit... ils mangent et boivent tranquillement comme les meilleurs citoyens du monde.

SALMON.

Ils ont été suivis à la piste depuis leur départ de Rochefort. Nul doute que ce ne soit eux.

MADELEINE.

Des conspirateurs comme ça, je les acquitterais sur la mine.

SALMON.

Citoyenne, je t'enjoins, au nom de la patrie en danger, de ne laisser sortir aucun des individus qui se trouvent dans ton auberge.

MADELEINE.

Mais, citoyen, je ne puis pas m'opposer...

SALMON.

Je vais faire garder les issues de ta maison, et je reviens sur-le-champ avec la force armée.

SCÈNE XI.

CHOQUET, MADELEINE.

CHOQUET.

Ah! Madeleine, qu'avez-vous fait?

Digitized by Google

MADELEINE.

J'ai répondu à tout ce qu'il m'a demandé.

CHOQUET.

Pourquoi lui dire qu'ils étaient ici?

MADELEINE.

Quoi! ce sont donc vraiment des conspirateurs?

CHOQUET.

Ce sont les plus braves gens du monde, les fils de mon ancien maître... je donnerais ma vie pour eux!

MADELEINE.

Ah! mon dieu!

CHOQUET.

C'est pour eux que j'ai déserté... Madeleine, tu m'aimes?

MADELEINE, *pleurant.*

Oui, Choquet, je t'aime!

CHOQUET.

Il m'en faut une preuve.

MADELEINE.

Laquelle?

CHOQUET.

Si ces braves gens étaient arrêtés, il n'y aurait plus de Choquet pour toi.

MADELEINE.

Que faut-il faire?

CHOQUET.

Réparer ton imprudence... m'aider à les sauver.

MADELEINE.

Ah! de tout mon cœur... Mais comment?...

CHOQUET.

Cherche...

MADELEINE.

S'ils s'en allaient?...

CHOQUET.

N'as-tu pas entendu que ce misérable Salmon allait faire garder les issues de la maison? et s'ils les rencontrait...

MADELEINE.

Il les connaît donc?

CHOQUET.

Sans doute.

MADELEINE.

Si on pouvait les cacher...

CHOQUET.

Ils chercheront partout... Ah! Madeleine, si tu les sauvais, ma vie entière.... je t'aimerais, je t'adorerais...

Digitized by Google

MADELEINE.

Paix! on vient...

CHOQUET.

Et tu n'as rien trouvé?

MADELEINE.

Va-t'en! va-t'en!... Non, écoute... regarde et profite... Oh! mon dieu! inspirez-moi!

SCÈNE XII.

MADELEINE, SALMON, UN OFFICIER MUNICIPAL.

SALMON.

La force armée me suit... Citoyenne, où sont ces deux étrangers?

MADELEINE, *montrant le cabinet à gauche.*

Là... dans la seconde pièce, au fond.

SALMON, *au municipal.*

Suivez-moi... (*Ils entrent.*)

MADELEINE, *à Choquet.*

Tu n'as qu'un moment... (*Choquet rentre.*)

L'OFFICIER, *avec de la troupe.*

Citoyenne... (*Madeleine, posant un doigt sur la bouche, lui montre la porte. — L'officier à un caporal.*) Prenez quatre hommes, pour empêcher qu'ils ne se sauvent de l'autre côté... (*Le caporal et les quatre hommes sortent. — L'officier s'avance, tourne la clé, ferme la porte en disant :*) Nous les tenons!... (*Au même instant, Constantin, en gendarme, et César, en déserteur, sortent du cabinet à droite. — L'officier à Constantin :*) Qu'est-ce? (*Mouvement d'inquiétude.*)

CONSTANTIN.

Un déserteur...

L'OFFICIER, *aux soldats.*

Laissez passer... (*Ils sortent.*)

MADELEINE.

Es-tu content?

CHOQUET.

Embrasse-moi, madame Choquet.

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU QUATRIÈME TABLEAU.

CONSTANTIN.
CÉSAR.
SALMON.
CHOQUET.
Mme DE MARSANGES.
MADELEINE, vivandière.
Officiers et soldats de la garnison.

QUATRIÈME TABLEAU.

(1804.)

Le Théâtre représente une espèce de plate forme. — Maison à droite, guérite. — Dans le fond, on voit la campagne, par-dessus un parapet garni de canons.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOQUET, *seul.*

En voilà pour mes vingt-quatre heures à la porte de mon général... J'aime mieux une semaine de planton qu'un jour de garde, à cause des factions... Dieu! en ai-je fait des factions, quand j'étais dans l'infanterie!... et par toute l'Europe encore! en France, en Italie, en Egypte, en Russie, en Allemagne!... J'ai passé les trois quarts de ma vie en faction.

AIR :

Toujours active,
Sur le qui vive,
Quoi qu'il arrive,
Contente ou non,
L'infanterie
Passe sa vie
En faction.

Lorsque nous fîmes halte
Devant l'île de Malte,
Je fus, sur le ponton,
Le premier de planton;
Et quand l'armée entière
Prit possession du Caire,

Digitized by Google

On me mit en échec
A la porte d'un scheik.
Dès qu'une place est prise,
Soudain la nappe est mise
Pour tous les officiers,
Et, loin de la gamelle,
On met en sentinelle
Les pauvres fusiliers.

Toujours active, etc.

Deuxième couplet.

J'ai gardé des princesses,
J'ai gardé des abbesses,
Et chez les Musulmans,
J'ai gardé des imans;
Des ducs en Allemagne,
Des moines en Espagne,
Et, de tous les côtés,
Mille jeunes beautés!
Pour la gloire et pour la tendresse,
Le cœur rempli d'un feu nouveau,
Un soldat garde avec ivresse
Et sa maîtresse et son drapeau!

Toujours active,
Sur le qui vive,
Quoi qu'il arrive,
Contente ou non,
L'infanterie
Passe sa vie
En faction.

SCÈNE II.

CHOQUET, MADELEINE.

MADEDEINE, *elle sort de la maison avec un panier de vivandière.*

Tiens, ce pauvre Choquet... est-il bon mari! il garde sa femme!

CHOQUET, *d'un ton solennel.*

Madeleine, si vous vouliez bien vous garder vous-même, vous m'obligeriez beaucoup.

MADELEINE.

Quant à ce qui est de ça, vois-tu, Choquet, une vivandière est à la garde de Dieu.

CHOQUET.

Laisse-moi donc tranquille... il a bien autre chose à faire que de se mêler de ça!

Digitized by Google

MADELEINE.

Sais-tu que c'est laid, un républicain jaloux?

CHOQUET.

C'est bien pis, une républicaine coquette.

MADELEINE.

Moi, coquette!... Qu'est-ce que tu as à me reprocher depuis douze ans que nous sommes mariés, et que je t'ai suivi partout?... Coquette!... (*Elle s'arrange.*)

CHOQUET.

Douze ans!... Dieu! comme le temps lui dure!... Il n'y en a pas seulement dix... Je t'ai épousée à la fin de 1794, quand les MM. Faucher ont été reconnus innocens, et qu'ils ont repris du service, et nous ne sommes qu'au mois de mai 1804. Douze ans!... comme tu y vas!

MADEDEINE.

Que veux-tu? la première année m'a paru bien courte; mais les autres... Avec ça, faire le tour de l'Europe à marches forcées...

CHOQUET.

Ça devrait faire passer le temps plus vite... Mais toi, il n'y a qu'une chose qui te plaise... les complimens... tu es là dans ton centre... Encore hier, pendant que tu servais la goutte au capitaine Salmon, tu l'as regardé en coulisse; et, en payant son petit verre, il t'a passé la main sous le menton... je n'aime pas ça.

MADELEINE.

Belle chose qu'un lieutenant!

CHOQUET.

A-t'on jamais vu?... Qu'est-ce qu'il te faut donc?... Est-ce que tu vas t'imaginer que c'est pour tout de bon que les officiers font attention à toi?

MADELEINE.

Pourquoi pas?... Il y a encore mieux que des officiers.

CHOQUET.

Et quoi donc, s'il vous plaît?

MADELEINE.

Des généraux!

CHOQUET.

Des généraux!... C'te vanité de vivandière!

MADELEINE.

Crois-tu que j'ai été te le dire toutes les fois que le général César m'a fait l'honneur de me répéter qu'il me trouvait plus gentille que toutes les grandes dames de la ville?

CHOQUET.

Il t'a dit cela?

Digitized by Google

MADELEINE.

Plus de vingt fois... Je ne lui en veux pas... chacun a sa manière de voir. Il me le disait encore la veille du jour où son frère a été blessé « Si tu n'étais pas la femme de Choquet... »

CHOQUET.

Oui; mais tu es ma femme, et voilà ce qui me tranquillise... Mon général est trop brave homme pour... pour chagriner un troupier. En vérité, tu es surprenante! les femmes ordinairement font ce qu'elles peuvent pour endormir leurs maris, et toi, on dirait que c'est ton bonheur de m'ouvrir les yeux.

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça me fait, si tu n'y vois rien?

CHOQUET.

Qu'est-ce que tu dis?

MADELEINE.

Je te dis que tu ne peux rien voir de blâmable à ma conduite.

CHOQUET.

A la bonne heure! Dis donc, madame Choquet, pendant que tu es là, tu n'aurais pas l'humanité de m'offrir quelque chose pour me remettre un peu... avec ça voilà deux heures que je suis là...

MADELEINE.

Non, non, tu prends toujours à crédit.

CHOQUET.

C'est égal, ça t'étrenne toujours.

MADELEINE.

Tu en auras s'il en reste.

CHOQUET, *voulant courir après elle.*

Si je t'attrape!...

MADELEINE, *de loin.*

Une sentinelle ne doit pas quitter son poste.

CHOQUET. *Au moment où Choquet poursuit sa femme, le général entre.*

Oh! la! la! mon général!... (*Il présente les armes.*)

CONSTANTIN.

Sais-tu que ta femme est charmante?

CHOQUET.

Encore un!... (*Madeleine sort en riant.*)

SCENE III.

CHOQUET, CONSTANTIN, *un bras en écharpe.*

CHOQUET.

Il paraît que mon général est tout-à-fait rétabli?...

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Oui, cela va bien... Je m'ennuyais de garder la chambre, et j'ai profité d'un moment où César m'a laissé seul pour prendre l'air... Choquet!

CHOQUET.

Mon général!

CONSTANTIN.

Mon secrétaire t'a-t'il remis les états de service que César l'avait chargé de copier?

CHOQUET.

J'oubliais... Oui, mon général, j'aurais été vous les porter... Les voici. (*Il les tire de dessous son habit.*)

CONSTANTIN.

Il faudrait les collationner pour les envoyer ce matin au ministre de la guerre... Tiens, prends celui de César... voici le mien... ils doivent être à-peu-près pareils. (*Il lit.*) « Etat » des services du général de brigade, Constantin Faucher. »

CHOQUET, *lisant.*

« Etat des services du général de brigade, César Faucher, » entré sous-lieutenant de remplacement aux chasseurs d'Al- » sace... »

CONSTANTIN.

« Le 15 mars 1788. »

CHOQUET.

« Volontaire au premier bataillon de la Gironde... »

CONSTANTIN.

« Le 10 mai 1792. »

CHOQUET.

« Capitaine au corps-franc, infanterie des enfans de la Réole, » le 3 germinal, an II... fait chef de bataillon le 15 vendé- » miaire, an III... »

CONSTANTIN.

Le 15?... Il y a erreur de date... La bataille de Watignies est du 24 vendémiaire, et nous avons été faits tous les deux chefs de bataillon le lendemain 25... C'est à corriger.

CHOQUET.

« Général de brigade... »

CONSTANTIN.

Le 3 janvier 1802... Il n'y a qu'un chiffre à changer... Dis-lui qu'il fasse cette correction là, qu'il mette les deux états sous enveloppe, et les fasse jeter à la poste tout de suite.

CHOQUET.

Mon général, comme il n'y a pas d'indiscrétion, j'irai les porter moi-même. (*A part.*) Je n'aurai jamais d'états de service comme ça, moi! (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

CONSTANTIN, CÉSAR.

CÉSAR.

Mon ami, je sors de ta chambre, où j'ai été surpris et content de ne pas te trouver... Je t'apporte une lettre !

CONSTANTIN.

De qui?

CÉSAR.

Je n'en sais rien. Elle est à ton adresse : à monsieur le général, commandant la place...

CONSTANTIN.

Pourquoi ne l'as-tu pas ouverte ?

CÉSAR.

Je n'y avais pas pensé. (*Il l'ouvre.*)

CONSTANTIN.

La signature ?

CÉSAR.

Le comte de Marsanges.

CONSTANTIN.

De Marsanges?... Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Nous avions un régiment...

CÉSAR.

Un comte de Marsanges... capitaine au 2e, parent du lieutenant-colonel.

CONSTANTIN.

C'est, je crois, à sa mère, que dans le temps, je remis cette pauvre Eudoxie.

CÉSAR, *souriant.*

A laquelle tu ne peux pas t'empêcher de penser... Voyons (*Il lit.*) « Monsieur le général, je m'adresse à vous, pour faire » cesser une persécution, dont je suis la victime. Il a plu à un de vos » officiers de supposer quelques irrégularités à mon passeport, » et de me faire conduire au Fonde, où je suis provisoirement » détenu. Veuillez, je vous prie, donner des ordres pour que » les papiers dont je suis porteur soient examinés avec la plus » scrupuleuse attention cet examen vous convaincra de ma » loyauté, et du droit que nous avons, ma femme et moi, de » rentrer en France, pour y poursuivre notre radiation. J'ai » l'honneur, etc. »

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Encore un de ces pauvres diables d'émigrés, à qui le premier consul a r'ouvert le chemin du pays... Quelle a dû être sa joie, en revoyant cette France qu'il avait si légèrement abandonné!.. Tiens, je serais fâché que ses papiers ne fussent pas en règle; j'y vais moi-même.

CÉSAR.

Prends mon bras, nous irons ensemble.

CONSTANTIN.

Puisqu'il revient dans sa patrie, c'est qu'il l'aime encore.

MADELEINE, *entrant.*

Votre servante, mes généraux.

CÉSAR, *lui passant la main sous le menton.*

Dieu me pardonne, elle rajeûnit tous les jours.

MADELEINE.

Si on ne s'y prenait pas comme ça, on vieillirait trop vîte.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

MADELEINE, *seule.*

Ce pauvre Choquet va-t-il être content! je lui en ai gardé une fameuse goûte..... Tiens, mon petit homme. (*Elle verse, et donne au factionnaire, qui prend le verre.*) Eh bien! ce n'est pas lui... là, c'est-y désagréable... Je suis sure que si ce vilain jaloux voyait ça, il dirait que c'est un fait exprès, et certainement quand on refuse un état-major..... (*Le factionnaire lui rend son verre.*) Merci... en voilà pour long-temps, à ce prix-là!

SCÈNE VI.

Mme DE MARSANGES, MADELEINE.

Mme DE MARSANGES.

Pourrais-je vous demander où demeure le général Faucher?

MADELEINE.

Lequel, Madame?

Mme DE MARSANGES.

Celui qui commande ici.

Digitized by Google

MADELEINE.

M. Constantin!... Il demeure là... mais il vient de sortir avec son frère.

Mme DE MARSANGES.

M. César...

MADELEINE.

Comme M. Constantin n'est pas encore tout-à-fait remis de sa blessure, ils ne peuvent pas aller bien loin, et par conséquent ils ne tarderont pas à rentrer.

Mme DE MARSANGES.

Comment, il est blessé!

MADELEINE.

Oh! n'ayez pas peur, il est habitué à cela, ainsi que son frère... Depuis que je suis de l'armée, voilà le quatorzième coup de sabre qu'ils reçoivent l'un portant l'autre. S'ils ne sont pas morts, ce n'est pas leur faute.

Mme DE MARSANGES.

Des généraux, s'exposer ainsi...

MADELEINE.

Mais ils ont un bonheur!... A chaque bataille ils attrapent toujours quelque chose... des blessures et des grades..... Ce pauvre Choquet, voilà douze ans qu'il sert... eh bien! il ne peut rien attrapper; il n'a pas encore reçu la plus petite égratignure... Il y a des fatalités!

Mme DE MARSANGES.

Je ne vois-là rien de désolant.

MADELEINE.

C'est qu'une blessure... ça vous avance joliment dans le militaire... Il n'y a pas de plus belle protection que ça, auprès du premier consul.

Mme DE MARNSAGES.

Mais quand on est marié... que l'on a des enfans...

MADELEINE.

Je ne suis que mariée.

Mme DE MARSANGES.

Et le général César?

MADELEINE.

Lui!... Ah! il est toujours garçon... il n'a eu qu'une fois l'envie de se marier... Il y a de ça pas mal de temps... mon mari était an service des deux frères. Ils étaient alors en garnison à Neuf-Brissac!

Mme DE MARSANGES.

A Neuf-Brissac!

Digitized by Google

MADELEINE.

Vous connaissez l'endroit?... Eh bien! c'est là que ça leur a pris... mais d'une force... Figurez-vous que tous les deux aimaient la même personne... M. César et M. Constantin... Comme de juste, elle ne pouvait en épouser qu'un... Eh bien! celui-là qu'elle préférait, n'a pas voulu affliger son frère, et il a mieux aimé lui faire le sacrifice de son bonheur.

Mme DE MARSANGES.

Généreux Constantin!

MADELEINE.

Tiens, vous saviez cette histoire-là?

Mme DE MARSANGES.

A cette époque, j'étais à Neuf-Brissac.

MADELEINE.

Vous avez peut-être connu la de moiselle?

Mme DE MARSANGES.

Oui.

MADELEINE.

Elle a dû être joliment contrariée! car enfin elle en aimait un, au moins, n'est-ce pas? Vous me direz, le temps fait bien des choses... Moi, j'ai été comme elle... Mon premier amour, je n'ai pu l'épouser... j'ai manqué d'en mourir; mais le médecin m'a ordonné de la dissipation, et ça s'est passé... Ce pauvre Choquet ne s'en est jamais douté!

Mme DE MARSANGES.

Elle ne peut oublier le dévouement généreux de M. Constantin, qui, dans la terreur, a risqué sa liberté, sa vie pour l'arracher à l'échafaud.

MADELEINE.

Je conçois bien cela... mais c'est peut-être dangereux; car sans doute elle n'est pas restée demoiselle... et quand on a un mari, c'est cruel de penser à un autre, parce qu'on ne pense jamais à l'autre que pour le regretter. Quand Choquet me taquine trop fort, je me dis toujours : je serais peut-être plus heureuse si... Mais voilà le général qui vient de ce côté, je vais l'avertir... Quel nom lui dirai-je?

Mme DE MARSANGES.

Madame de Marsanges.

MADELEINE.

Général, voilà madame de Marsanges qui désire vous parler.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Mme DE MARSANGES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Madame, je sors à l'instant... Monsieur votre... Eh! mais, je ne me trompe pas... ces traits...

Mme DE MARSANGES.

Sont ceux d'une personne qui vous a voué une amitié éternelle.

CONSTANTIN.

Pardon, si après dix ans d'absence, je n'ai pu me défendre d'une émotion bien naturelle en retrouvant, dans la femme d'un ancien camarade...

Mme DE MARSANGES.

Celle que vous arrachâtes à une mort certaine. Ah! monsieur Constantin, mon mari n'ignore aucune des nombreuses obligations que vous a la pauvre Eudoxie... Sa lettre vous a appris son arrestation. A ce moment, j'ignorais comme lui le nom de l'officier supérieur qui commandait ici. Je n'ai pas tardé à l'apprendre... un M. Salmon...

CONSTANTIN.

Un capitaine...

Mme DE MARSANGES.

Celui qui a fait arrêter M. de Marsanges... ce Monsieur s'est présenté chez moi, et, tout en déplorant la rigueur de ses devoirs, il m'a donné à entendre qu'il ne faisait qu'exécuter les ordres de son général.

CONSTANTIN.

C'est une fausseté!

Mme DE MARSANGES.

Il m'a suffi de votre nom pour en être convaincue. Trompé par mon silence, et surtout par l'inquiétude que je manifestais de l'arrestation de M. de Marsanges, M. Salmon m'a dit qu'il y avait des moyens d'adoucir la sévérité de son général, et qu'un nouveau passeport étant une chose facile à obtenir... Douze mille francs était le taux ordinaire d'une semblable faveur.

CONSTANTIN.

Le misérable!

Digitized by Google

Mme DE MARSANGES.

J'avais peine à retenir mon indignation... mais le désir de démasquer un intrigant m'a donné du courage. Je lui ai demandé une heure pour me décider, et il doit revenir à mon hôtel y chercher ma réponse.

CONSTANTIN.

C'est ici, en votre présence, qu'il la recevra.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Mon ami, j'ai fait prévenir le capitaine Salmon... (*Il salue.*) Madame....

CONSTANTIN.

Tu ne reconnais pas Madame?... C'est la femme de M. de Marsanges... mademoiselle de Salvert.

CÉSAR.

Ah! en effet... Je suis sûr qu'il vous a reconnu tout de suite?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SALMON.

SALMON.

Général, je me rends à vos ordres.

CONSTANTIN.

Vous avez fait conduire un émigré à la forteresse?

SALMON.

Oui, Général... Ça m'a l'air d'un homme suspect.

CONSTANTIN.

Sur quoi fondez-vous vos soupçons?

SALMON.

Général, vous savez que je suis républicain dans l'âme..... Les émigrés ont porté les armes contre la république...

Mme DE MARSANGES.

Mon mari? jamais!

SALMON, *l'apercevant.*

Ciel!

Digitized by Google

CONSTANTIN, *froidement.*

C'est madame de Marsanges... Continuez.

SALMON.

Ce Monsieur s'est troublé quand je l'ai interrogé. Le passeport a plus de huit mois de date, et on n'a pas suivi la route indiquée.

Mme DE MARSANGES.

Ce que Monsieur a pris pour du trouble, était le saisissement causé par le bonheur de revoir son pays..... Une maladie de M. de Marsanges a retardé notre départ, et nous avons pris la route la plus commode.

CONSTANTIN.

Comment se fait-il, que jugeant si mal le porteur de ce passeport, vous ayez proposé à Madame de lui en procurer un autre?

SALMON.

Moi! Général?

CONSTANTIN.

Madame vient de me le déclarer, et l'avantage de la connaître... ne me permet pas de douter de la vérité de ses paroles.

SALMON.

J'ai pu offrir mes services!

CONSTANTIN.

A quel prix les mettiez-vous?

SALMON.

Général... on a mal compris...

CONSTANTIN.

Vous êtes un traître... ou un fripon!

CÉSAR.

Explique-moi donc?...

CONSTANTIN.

Monsieur a offert à Madame un nouveau passeport, moyennant douze mille francs... et ce qu'il y a de plus infâme... il a abusé de notre nom!

CÉSAR.

Capitaine!...

CONSTANTIN.

Si M. de Marsanges vous paraît suspect, lui procurer les moyens de passer en France, est une trahison. Si son passeport, comme je viens de m'en assurer, n'offre rien de repréhensible, votre proposition est une friponnerie!... Après toutes les marques d'intérêt que nous vous avons données, vous mériteriez qu'on mît votre conduite à l'ordre du jour, ou que je vous fisse passer à un conseil de guerre!

Mme DE MARSANGES.

Ah! Général, je vous en prie...

Digitized by Google

SALMON.

Général... c'est la première fois...

CONSTANTIN.

Je me bornerai à demander votre changement; je ne veux point garder auprès de moi un officier qui déshonore l'armée.

SALMON, *à part.*

Quel affront!... Ah! si jamais...

CONSTANTIN.

Allez sur-le-champ mettre en liberté votre prisonnier, et venez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

Mme DE MARSANGES.

Général, ma reconnaissance, et celle de M. de Marsanges...

CONSTANTIN.

C'est moi qui suis aujourd'hui votre obligé, en m'éclairant sur la conduite de Monsieur; c'est vous qui nous avez rendu un véritable service... Hâtez-vous! la liberté est un si grand bien...

(*Madame de Marsanges et Salmon sortent.*)

SCÈNE X.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

C'est une aimable femme..... Je suis sûr qu'en la revoyant, tu as éprouvé quelques regrets?... Quant à moi, je n'ai traité l'amour sérieusement qu'une fois, et je n'ai pas eu de succès... Aussi depuis ce temps-là, pour ne pas me trouver en rivalité avec mon frère, qui n'adresse ses hommages qu'aux grandes dames... j'offre mes vœux à la classe bourgeoise... Tes passions sont aristocratiques, mes amours sont plébéïens... j'échappe ainsi au danger de la comparaison.

CONSTANTIN.

Ce Salmon m'a donné de l'humeur.

CÉSAR.

Comment va ta blessure?... Je pourrais te dire la mienne, car elle m'appartient de droit; c'est un vol que tu m'as fait.

CONSTANTIN.

Lorsque j'ai vu le sabre de ce misérable prussien levé sur toi, je te l'avoue... je t'ai cru mort, et je n'ai pas voulu te survivre.

CÉSAR.

Tu te rappelais ce que nous disions en 92, ce que nous n'avions cessé de répéter depuis, toutes les fois que le danger a menacé l'un de nous deux.

Digitized by Google

Duo du deuxième tableau.

Le même sein nous a donné la vie,
Le même jour nous vit naître tous deux ;
Son existence à la mienne est unie,
De son malheur je serais malheureux...
Sans son bonheur je ne puis être heureux!
Fais que toujours César échappe,
Que Constantin toujours échappe
Aux piéges cruels des méchans!
Oh! mon dieu! si la mort le frappe,
Qu'elle nous frappe en même temps!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SALMON, *puis* CHOQUET.

SALMON.

Général, vos ordres ont été exécutés, l'émigré est libre.

CONSTANTIN.

Comportez-vous mieux à l'avenir, et songez, Monsieur, que si le courage est le premier devoir d'un soldat, la probité est la première vertu du républicain.

SALMON.

Personne n'est plus dévoué que moi à la république, et au premier consul.

CHOQUET, *arrivant.*

Mon Général, c'est un paquet à votre adresse, qui arrive à l'instant de Paris.

CONSTANTIN.

Une dépêche du gouvernement!

SALMON, *à part, avec dépit.*

Quelques faveurs pour eux!

CONSTANTIN.

Que vois-je?... (*A César.*) Tiens, lis.

CÉSAR, *lisant.*

Le tribunat, le corps législatif et le sénat, viennent de proposer à la France de nommer le premier consul empereur...

SALMON.

Empereur! (*A part.*) Quel espoir!

CHOQUET.

Encore de l'avancement.

Digitized by Google

CÉSAR, *lisant.*

Le peuple et l'armée sont appelés à sanctionner ce titre par leurs votes.

SALMON.

Eh bien! mes généraux, vive l'empereur!...

CONSTANTIN, *le regardant avec sévérité.*

Que la garnison prenne les armes!... et donnez l'ordre aux officiers de se rendre ici.

SALMON.

Oui, mon général. (*Il sort.*)

CHOQUET.

Je vais en faire part à madame Choquet! elle qui aime tant le premier consul, va-t-elle être contente!

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE XII.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Après quinze années de luttes, de combats pour la liberté, la France se donne un maître!

CÉSAR.

Ainsi nous avons versé notre sang pour servir l'ambition d'un homme... et contribuer à l'esclavage de notre pays.

CONSTANTIN.

Consul! il était si grand... Mon frère qu'elle est ton intention?

CÉSAR.

La tienne... Je t'ai deviné.

CONSTANTIN.

Non, je ne servirai point en esclave!

CÉSAR.

La Réole nous attend!

CHŒUR, *dans l'éloignement.*

Partout accoutumée
A parler en vainqueur,
Napoléon, l'armée
Te proclame empereur!

CONSTANTIN.

Je rends justice à sa noble vaillance!
Mille combats ont illustré son nom!

Digitized by Google

Mais que de maux préparent à la France
Et son orgueil et son ambition !

CHŒUR, *plus rapproché.*

Partout accoutumée
A parler en vainqueur,
Napoléon, l'armée
Te proclame empereur !

(*Ils entrent en scène.*)

Vive l'empereur !

SALMON.

Sur ce registre ouvert pour sa grandeur future,
Messieurs, on n'attend plus que votre signature.

CÉSAR et CONSTANTIN.

A ce funeste avènement
Nous refusons notre consentement.

SALMON.

Quoi ! Général...

CONSTANTIN.

Nous ne sommes plus rien !

CÉSAR.

Nous ne ramperons point sous un maître !

SALMON.

Moi je révère sa puissance,
Je le servirai de grand cœur !
Vive à jamais notre empereur !

TOUS.

Vive l'empereur !

CÉSAR et CONSTANTIN.

Que dieu protège la France !

(*Ils sortent, les officiers s'arrêtent pour les laisser passer.*)

CHŒUR.

Partout accoutumée
A parler en vainqueur,
Napoléon, l'armée
Te proclame empereur !

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU ET DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU CINQUIÈME TABLEAU.

CÉSAR, } maréchaux de
CONSTANTIN, } camp.
SALMON, lieutenant général.
JEANNETTE, vieille domestique de 70 ans.
CHOQUET, vieux militaire en retraite.
UN CAPITAINE, en grande tenue.
GENDARMES.
PEUPLE.
POPULACE.

ACTE TROISIEME.

CINQUIÈME TABLEAU.

(1815.)

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, *seule.*

Allons, son déjeûner sera encore froid aujourd'hui... c'est tous les jours la même chose... on ne peut pas lui faire entendre que cela ne lui vaut rien... Ce pauvre commandant! où est-il maintenant?... à appaiser quelques émeutes, à protéger quelques habitans; car il ne fait plus que ça du matin au soir. Depuis cette seconde rentrée du roi, tout est sens dessus dessous, à la Réole comme ailleurs... on s'observe, on s'inquiète, on se dénonce les uns aux autres... Des gens qui se voyaient tous les jours, des voisins, des amis, des parens en sont venus à se détester... si ça a le sens commun! Que chacun reste donc tranquille à faire son ouvrage, et qu'on envoie la politique à tous les diables!

Digitized by Google

SCÈNE II.

JEANNETTE, CHOQUET.

JEANNETTE, *allant au-devant de lui.*

Que fait M. Constantin?

CHOQUET.

Il est à maintenir la paix qu'on voudrait troubler. Il nous est venu des gens, de Saint-Macaire, qui ont des physionomies à faire peur!

JEANNETTE.

Ça finira mal, Choquet, ça finira mal!

CHOQUET.

Pour le moment tout est calme, tout est rentré dans l'ordre à la voix du général Constantin... C'est que c'est encore un gaillard... Il vous impose!... Eh! eh! quel dommage qu'il se soit retiré du service en 1804! voilà de cela onze ans... il serait devenu maréchal d'empire... Quand je dis lui, son frère aussi; car depuis qu'ils sont au monde, ils marchent tous deux en ligne.

JEANNETTE.

Il vaut bien mieux pour eux qu'ils se soient retirés du service. Si tu savais comme leurs blessures les font souffrir de temps en temps!

CHOQUET, *passant sa main sur sa jambe.*

Ahie!... Oh! je m'en doute.

JEANNETTE.

Tu n'es de retour que depuis un an...

CHOQUET.

Oui, depuis le premier licenciment de l'armée, 1814.

JEANNETTE.

Tu ne peux pas te faire une idée du bien qu'ils ont fait pendant les dix années que tu n'étais pas avec eux... Il n'y a, pour ainsi dire, plus de pauvres dans la Réole... Jusqu'à cet idiot de Cadichon, que ces Messieurs ont trouvé le moyen d'occuper, en lui faisant gagner quarante-cinq sous par jour.

CHOQUET.

On peut dire que si ceux-là sont riches, ils méritent bien leur fortune.

JEANNETTE.

Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, ces gens de Saint-Macaire? qu'est-ce qui les demande?

Digitized by Google

CHOQUET.

Vous savez bien que dans le mauvais temps les corbeaux sortent de leurs trous. Ces garnemens là viennent voir s'ils ne pourraient pas faire un peu les cosaques... Les cosaques, voyez-vous, ma tante, à leur premier voyage, en 1814, il en a plus passé par le bout de ma baïonnette que vous ne pourriez embrocher d'allouettes dans vos petites broches de cuisine... Que ceux-ci ne m'y fassent pas mettre... Dieu merci! je ne suis pas endurant de mon naturel!... Je ne suis pas aussi bon que mon commandant, qui vous ménage tout le monde, et qui s'imagine toujours qu'il vaut mieux prendre les gens par la douceur... Moi, je tape, je ne connais que ça.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Jeannette, j'ai laissé à la petite porte quelques ouvriers qui demandent de l'ouvrage et du pain, faites-les entrer dans le verger, et, en attendant que je leur indique l'espèce de travail auquel nous les occuperons, distribuez leur du pain, du vin, ce qu'il y aura... il faudra bien qu'ils s'en contentent.

JEANNETTE.

Oui, Monsieur. (*En sortant.*) En amassent-ils des bénédictions!

SCÈNE IV.

CONSTANTIN, CHOQUET.

CONSTANTIN.

Point de lettres de Bordeaux?

CHOQUET.

Non, mon général.

CONSTANTIN.

César ne m'écrit pas! Je ne sais que penser...

CHOQUET.

Il n'y a pas d'inquiétude à avoir... Ils sont plus tranquilles là-bas qu'ici.

CONSTANTIN.

Les habitans de la Réole sont fort sages.

Digitized by Google

CHOQUET.

Grâce à vous qui maintenez l'équilibre entre les deux partis. Vous êtes encore joliment bon là, mon général!... vous êtes d'une fermeté... On dirait que vous n'avez jamais quitté le service... Que de fois, moi, qui suis resté à l'armée jusqu'en 1814, j'ai regretté que vous ne fussiez pas des nôtres! Pendant ces onze ans, que vous vous êtes reposés, en avez-vous manqué des occasions, et des fameuses encore!

CONSTANTIN.

Oui, nous avons peut-être eu tort de nous retirer sitôt... Ce n'était plus la liberté; mais c'était encore la France!

CHOQUET.

Vous rappelez-vous Marengo?

CONSTANTIN, *avec feu.*

Si je me le rappelle!...

CHOQUET.

C'était beau, n'est-ce pas? Eh bien! nous avons eu mieux que ça!... Si vous aviez vu Austerlitz! c'était ça une belle bataille!... oh! la belle bataille!... Je ne sais pas combien de canons pris, de généraux tués; mais c'était superbe! C'est là que j'ai reçu mon premier coup de sabre... Oh! la belle bataille!... Elle a fait, dans le temps, bien de l'honneur à l'empereur.

CONSTANTIN.

Ah! s'il l'avait voulu!...

CHOQUET.

Après nous avons eu Yéna... c'était joli... on ne pouvait pas avoir des Austerlitz tous les jours... mais Yéna c'était encore une belle journée!... Comme le maréchal Murat y allait! C'est à Yéna que j'ai perdu ma pauvre Madeleine!... Ah! c'était une bien belle bataille!... Ce coquin de maréchal Davoust s'est-il démené ce jour là!... Vingt-cinq généraux confisqués à lui tout seul!... C'était un fier homme!... Je suis bien sûr que vous auriez été camarades avec lui... Aussi l'empereur l'a-t-il joliment récompensé!... « Mon brave, qu'il lui a dit de-» vant tout le monde, à compter d'aujourd'hui tu es prince. » Et il l'a été, et il l'est encore, et il le sera toujours!

CONSTANTIN.

Davoust... j'ai combattu sous ses osdres au passage du Mincio... Brave, du sang-froid, de l'audace, et l'ami du soldat.

CHOQUET.

Si vous aviez été à Esling, à Ratisbonne, à Wagram, donc...

Digitized by Google

Tout cela ce n'est pas des Austerlitz, on le sait; mais cela marchait encore.... c'était toujours de fameuses journées!.... En est-il tombé des Autrichiens, des Russes, des Prussiens!.... et la satisfaction d'aller coucher dans la capitale, et d'entendre dire : « Il n'y a que des Français pour faire des choses comme » cela! »

CONSTANTIN.

Quel courage! quel enthousiasme ils ont montré partout! quelle valeur sur les champs de bataille!

CHOQUET.

On passait six mois à Berlin,
Une semaine en Allemagne;
On allait se battre en Espagne,
On r'venait danser à Turin.
On aimait une Italienne,
On vidait un' cave autrichienne,
Et l'on changeait d' vins et d'amours
Comm' si ça devait durer toujours.

Ah! c'était un temps merveilleux!
Quand pour nous tenir en haleine,
Mon général, chaque semaine,
Nous prenions un royaume ou deux...
Pourtant, après chaque victoire,
On se disait, couvert de gloire,
D' si grands succès, de si beaux jours,
Ça ne doit pas durer toujours.

Bientôt vingt peuples réunis
De cent revers tirent vengeance!
Leurs légions couvrent la France,
L'étranger occupe Paris...
D' l'Europe entière qui la brave
La France est aujourd'hui l'esclave!
Mais, je l' sens là, d' si mauvais jours
Ne peuvent pas durer toujours!

Je ne vous parle pas de Montmirail, de Champaubert, quoique ça en soit de fameuses!

CONSTANTIN.

C'est au contraire de celles-là qu'il faut me parler. Tant que

Digitized by Google

Napoléon a porté chez l'étranger ses armes victorieuses, j'ai rendu justice à son génie, sans désirer partager une gloire acquise au prix du sang de tant de braves!... Mais quand l'ennemi a foulé le sol de la France, c'est alors que j'ai senti se réveiller en moi cet amour de la patrie!... L'impression a été si forte que mes blessures se sont r'ouvertes d'elles-mêmes. Ma vie était en danger; César n'a pas voulu me quitter... Va, mon pauvre Choquet, je ne regrette point Austerlitz, Wagram, Friedland, Eckmul, et tant d'autres combats illustres! mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas été à Champaubert, à Brienne, à Montereau, partout où le sang français a coulé pour la défense du pays!

CHOQUET.

Que voulez-vous, mon général, c'est un malheur! mais du moins, cette année, vous n'avez pas manqué à l'appel... Ah! voici M. Cesar!

SCENE IV.

CÉSAR, CHOQUET, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Mon frère!

CONSTANTIN.

Mon cher César!... Ah! combien tu m'as rendu inquiet!

CÉSAR.

Je l'étais aussi de mon côté; car, d'après ce qui se passait à Bordeaux, je craignais beaucoup pour la Réole.

CONSTANTIN.

On n'est donc pas tranquille?

CÉSAR.

Non, tout est en rumeur, en mouvemeut, il y a de la fermentation dans les têtes. L'autorité est débordée de toutes parts!

CONSTANTIN.

Pourquoi n'es-tu pas revenu tout de suite?

CÉSAR.

Parce que quelques jeunes écervelés s'étaient avisés de m'intimer l'ordre de partir, en me menaçant, si je n'obéissais pas, de me faire un mauvais parti... J'ai répondu comme tu l'aurais fait à ma place... Je me suis promené tout le long du jour à Bordeaux.

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Tu avais pris tes précautions?...

CÉSAR.

J'étais armé... J'en avais prévenu le préfet. Pendant deux jours j'ai encore eu quelques allocutions, mais légères. Le troisième j'ai reçu du maire l'invitation de partir; j'ai cru devoir obéir. Le commandant de la garde municipale m'a escorté jusqu'au bateau... il m'a remis une lettre pour toi.

CONSTANTIN.

Pour moi?

CÉSAR.

C'est l'ordre de cesser tes fonctions de commandant de la Réole.

CONSTANTIN.

Volontiers... sur-le-champ... trop heureux de rentrer dans mon obscurité!

CÉSAR.

Dans mon chemin j'ai encore entendu quelques menaces... Il y a de l'exagération dans certaines classes... Le peuple est mis en mouvement par des agitateurs qui ont besoin de troubles pour se rendre nécessaires... J'ai été tout étonné, en traversant la Réole, d'apercevoir beaucoup de figures étrangères.

CONSTANTIN.

Le pays est fort tranquille... Les opinions y sont très-modérés, par conséquent susceptibles de se comprendre et de se rapprocher... Au surplus, je vais me hâter d'apprendre à notre maire que je n'exerce plus de fonctions politiques, afin qu'il prenne des mesures pour maintenir la tranquilité.

(*Il entre dans le cabinet pour écrire.*)

CÉSAR, *seul.*

COUPLETS.

O ma patrie! ô belle France!
Que ton destin fut glorieux!
De tes fils la noble vaillance
A porté ton nom jusqu'aux cieux!
Un sort ennemi vient suspendre
Le cours de tes faits inouis!
Je donnerais mes jours pour rendre
La gloire à mon pays!

Digitized by Google

Deuxième couplet.

O ma patrie ! ô pauvre France !
Que ton sort sera douloureux !
Armés déjà par la vengeance,
Tes enfans se blessent entr'eux.
Partout l'étranger fait entendre
Des vœux qui divisent tes fils.
Je donnerais mes jours pour rendre
La paix à mon pays !

(*Constantin, après avoir écrit, a sonné ; Pierre arrive.*)

PIERRE.

Que veut Monsieur ?

CÉSAR.

C'est mon frère.

CONSTANTIN, *qui est descendu en scène.*

Portez cette lettre à monsieur le maire.

PIERRE, *sortant.*

Oui, Monsieur.

CONSTANTIN.

Nous voilà une seconde fois rendus aux douceurs de la vie privée mais quelle différence, lorsqu'en 1804 nous donnâmes notre démission ; la France était grande, paisible, glorieuse, elle commandait à l'Europe?

CÉSAR.

Et maintenant elle est affaiblie par les partis qui la divisent... les puissances étrangères aident à cette division.

CONSTANTIN.

Parce qu'elles sont bien convaincues qu'elles ne pourraient triompher de la France si elle était unie..... César, nous sommes garçons, riches, notre fortune assure après nous une existence honorable à nos neveux.. L'amitié est le seul lien qui nous attache à la vie... eh bien! mon ami, mon frère... jurons-nous que, si la France est menacée dans sa tranquillité, dans l'intégrité de son territoire, nous volerons tous deux à sa défense, quel que soit le prince qui la gouverne? c'est notre berceau, c'est notre patrie, nous devons à son bonheur, à sa sécurité, jusqu'au sacrifice de nos opinions personnelles..... Nous fîmes une grande faute lorsque, blessés par l'ambition du premier consul, nous cessâmes de servir la France; nous réparerons cette faute; en lui consacrant le peu d'années qui nous restent à vivre... Si le danger l'exigeait, tout général que je

Digitized by Google

suis, je prendrais rang parmi nos soldats, et je ferais le coup de fusil comme un autre.

CÉSAR.

Va pour le coup de fusil.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, *accourant.*

Ah! mon dieu!... Messieurs... ah! mon dieu!

CONSTANTIN.

Qu'as-tu donc?

PIERRE.

Comme je sortais de chez monsieur le maire, j'ai vu arriver deux ou trois bandes de gens mal vêtus, qui poussaient des cris affreux!

CÉSAR.

De quels côtés sont-ils?

PIERRE.

Partout... Ils parcourent les rues, les places publiques, les carrefours... Ils sont répandus dans toute la Réole!

CÉSAR.

Ce sont sans doute les mêmes que j'ai rencontrés tout-à-l'heure.

PIERRE.

S'ils ne faisaient que crier, encore passe.... mais on dit qu'ils ont déjà pillé deux ou trois boutiques, et blessé quelques personnes, qui ont voulu s'opposer à leurs violences.

JEANNETTE, *effrayée.*

Miséricorde! qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage-là qu'on entend? (*Les cris commencent à s'entendre.*)

CHOQUET, *de la coulisse, avec force.*

Fermez les portes! fermez les portes! (*Jeannette, Pierre et les frères, vont fermer la grille. — Choquet arrive sur le théâtre, et dit aux frères :*) C'est à vous qu'on en veut!

LES DEUX FRÈRES.

A nous!

CHOQUET.

Oh! ce ne sont pas des gens de la Réole... Je ne connais pas une de ces figures-là, elles sont atroces!

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Que veulent-ils?

CHOQUET.

Est-ce qu'on peut le savoir? A travers leurs hurlemens, j'ai distingué vos noms... Ils parlent de mort, de vengeance.... Tenez, les entendez-vous?... les voilà!... les voilà!...

(*On entend un bruit sourd, puis on voit arriver successivement huit ou dix individus, se parlant à voix basse, en montrant la porte et les frères Faucher; ils arrivent à la grille. — A travers la rumeur, on entend ces mots :* Qu'on nous livre les frères Faucher!... La mort des frères Faucher!... — *Le groupe est plus nombreux. — On ébranle la porte grillée, elle résiste.*)

UN HOMME.

Attendez! attendez! (*Il couche en joue un des frères.*)

UN HABITANT.

Misérable!... (*Il lui arrache son fusil.*) Tu ne feras pas de mal à ces braves gens!

L'HOMME.

Qui m'en empêchera?

L'HABITANT.

Moi!

D'AUTRES.

Nous!

L'HOMME.

Vous autres!

L'HABITANT, *qui s'est emparé du fusil, le dirige sur eux.*

Allons, allons, au large... et plus vîte que ça!

CHOQUET.

On a bien raison de dire, qu'il y a des honnêtes gens partout.

L'HABITANT.

Allons donc, vous vous faites prier...

(*Il les force à s'éloigner.*)

L'HOMME.

Nous reviendrons en force!

(*Ils disparaissent. — Sitôt qu'on ne les voit plus, l'habitant revient, et dit aux frères :*)

L'HABITANT.

Messieurs, Messieurs, n'ayez pas peur, je suis un honnête homme..... Voici un billet que je suis chargé de vous remettre.

Digitized by Google

CONSTANTIN.

A moi!

L'HABITANT.

A l'un de vous deux, n'importe lequel.

CONSTANTIN.

De quelle part?

L'HABITANT.

Vous le verrez?

(*Il le donne à Choquet, qui le remet à César.*)

CÉSAR.

Cette écriture! je la reconnais... c'est d'elle...

CONSTANTIN.

Madame de Marsanges?

CÉSAR.

« Depuis quelques jours, mon mari et moi, nous sommes à » Bordeaux... Nous avons beaucoup entendu parler de vous... » on vous en veut... soyez sur vos gardes... défiez-vous de » tout ce qui vous entoure... fuyez même, s'il est possible! »

CONSTANTIN.

Fuir! le danger est passé!

CHOQUET.

Passé, mon général!... Est-ce que vous n'avez pas entendu ces drôles-là dire qu'ils allaient revenir?

CÉSAR.

Fuir devant une bande de malfaiteurs.

CONSTANTIN.

Eh bien! préparons-nous à les recevoir, et à leur faire perdre l'envie de nous attaquer une troisième fois. Pierre, monte au grenier; Choquet, dans nos deux chambres, tu y prendras de vieux fusils de chasse, des pistolets, des sabres, des épées... enfin toutes les armes que tu y trouveras.... Tu rassembleras nos domestiques, nos ouvriers, et tu armeras tous ceux qui voudront faire cause commune avec nous.

CHOQUET.

Mon général, il n'y aura pas assez d'armes pour en donner à tous ceux qui voudront vous défendre. (*Il sort en courant.*)

CONSTANTIN.

Dans une circonstance aussi difficile, aussi critique, nous nous devons à nous-mêmes d'instruire l'autorité de ce qui se passe, et de la prévenir des moyens que nous sommes obligés d'employer, pour repousser la force par la force... Je vais écrire.

CÉSAR.

A qui?

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Au général en chef.

CÉSAR.

Je crois qu'on l'a remplacé aussi.

CONSTANTIN.

Ma lettre arrivera à son successeur...

(*Il monte dans le cabinet.*)

JEANNETTE.

Ah! mon dieu... vous allez donc vous battre?

CÉSAR.

C'est à notre corps défendant... Mais tu n'es pas d'avis que nous nous laissions égorger?

JEANNETTE.

Dieu m'en garde!... Je donnerais ma vie.... c'est bien peu de chose à présent, pour que vous fussiez tranquilles.

CÉSAR.

Cette bonne Jeannette!

JEANNETTE.

Je suis venue la première, il est bien juste que je parte avant vous... Mon bon monsieur César; le monde est si méchant, si on allait vous chagriner?

CÉSAR.

Rassure-toi..... Rien de plus simple, de plus naturel que notre conduite; les honnêtes gens l'approuveront.

JEANNETTE.

Des honnêtes gens!... en trouverez-vous beaucoup en place aujourd'hui?

CHOQUET, *revient à la tête d'une douzaine d'hommes, diversement armés.*

Mon général, voilà déjà un renfort, le reste ne va pas tarder à nous rejoindre.

CÉSAR.

Mes amis, de la prudence.

CHOQUET.

De la prudence!.... C'est à-dire qu'il faut brûler la moustache au premier qui osera porter la main sur nos généraux... c'est bien convenu.

TOUS.

Oui!

CHOQUET.

J'entends du bruit dans l'éloignement; ayez l'œil sur l'ancien, et faites comme lui!

(*Le bruit recommence, et devient plus fort.*)

Digitized by Google

CÉSAR.

Ils ont tenu parole, ils reviennent.

CONSTANTIN.

Encore ! (*Il met l'épée à la main.*)

CHOQUET.

Attention au commandement !

(*Les hommes reparaissent.*)

LES HOMMES.

Ouvrez ! ouvrez !... Allons, il faut ouvrir, il faut en finir !

(*Ils secouent la porte.*)

CHOQUET.

Joue !

(*Tous les domestiques couchent les hommes en joue. — Jeannette se sauve dans un coin, et se bouche les oreilles.*)

CONSTANTIN.

Arrêtez !... Ce sont des hommes, peut-être ne sont-ils qu'égarés, et vous vous rendriez coupables...

LES HOMMES.

Ouvrez ! ouvrez !

CHOQUET, *s'avançant avec un pistolet.*

Je coupe la parole au premier braillard !

UN CAPITAINE, *avec quatre soldats. — Il écarte la foule, qui lui fait place.*

Au nom du roi, Messieurs, ouvrez !

CONSTANTIN.

Monsieur, nous n'avons jamais eu l'intention de décliner l'autorité du roi; vous parlez en son nom, nous obéissons... Choquet, allez ouvrir.

(*Choquet hésite, puis il va en rechignant.*)

LE CAPITAINE.

Messieurs, je suis porteur d'un ordre qui vous enjoint de me remettre toutes les armes qui se trouvent dans votre château.

CÉSAR.

Capitaine, ces armes protégent notre existence, menacée par des attroupemens.

LE CAPITAINE.

Je réponds de vos personnes sur ma tête !... Je vais établir une sentinelle à votre porte.

Digitized by Google

CONSTANTIN.

Capitaine, nous ne soupçonnerons jamais la loyauté d'un militaire.... Vous demandez nos armes? à l'instant même elles vont vous être remises.

(*Sur un signe, Choquet les prend, et les donne.*)

CHOQUET.

Pourvu qu'ils ne soient pas dupes de leurs bontés; ces armes-là n'auraient pas fait grand mal, mais tout de même, elles leur ont joliment fait peur.

LE GÉNÉRAL SALMON, *qui jusqu'alors s'était tenu dans l'éloignement, s'avance jusqu'à la grille.*

Qu'on arrête ces deux hommes! (*Mouvement.*)

LE CAPITAINE, *vivement.*

Mais, mon général... j'ai promis au nom du roi...

SALMON.

Obéissez!

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

Digitized by Google

PERSONNAGES DU SIXIÈME TABLEAU.

LE GÉNÉRAL SALMON.
CONSTANTIN.
CÉSAR.
LA COMTESSE DE MARSANGES.
CHOQUET.
JEANNETTE.
FLORENT.
UN CAPITAINE.
UN LIEUTENANT.
UN SOUS-LIEUTENANT.
UN SERGENT.
UN SOLDAT.
GREFFIER.
CAPITAINE RAPPORTEUR.
SOLDATS.
PEUPLE.

SIXIÈME TABLEAU.

(1815.)

Le théatre représente une salle très-simple, chaises, tables, etc.

***

SCÈNE PREMIÈRE.

SALMONT, FLORENT.

(*Salmon entre, Florent le suit et lui répond comme s'il continuait une conversation commencée.*

FLORENT.

Oui, mon général.

SALMON.

Vous ne leur donnerez point de tables, point de chaises

FLORENT.

Non, mon général

SALMON.

Enfin rien de ce qui pourrait leur servir d'armes pour se défendre, ou d'instrumens pour s'évader.

FLORENT.

Oui, mon général.

SALMON.

Continuez de leur fournir du papier, des plumes, de l'encre, tout ce dont ils auront besoin pour écrire... Ne refusez point de vous charger de leurs lettres, n'importe à qui elles seraient adressées... Vous me les remettrez toutes... entendez-vous?

Digitized by Google

FLORENT.

Mon général...

SALMON.

Eh ! bien...

FLORENT.

Voici un billet ouvert qu'ils m'ont remis ce matin pour un avocat.

SALMON *le prend et lit.*

« Deux de vos anciens amis réclament vos conseils; ils n'ont » que peu d'heures pour préparer leur défense; venez, ils » vous attendent. Si, après avoir examiné les charges et les » dépositions, vous avez des doutes sur un seul fait, ils ne » demanderont point à l'amitié des soins dont la conscience ou » la délicatesse auraient à souffrir.

CÉSAR CONSTANTIN. »

(*A Florent*) Vous pouvez faire porter ce billet... celui à qui on l'adresse n'y répondra pas.

FLORENT.

Ah ! général, depuis deux ans que je suis ici, je n'ai pas encore vu d'avocat refuser de défendre un accusé... et j'en ai vu beaucoup consentir à prêter leur ministère à de grands coupables.

SALMON.

Les coupables dont vous parlez avaient commis des meurtres, des assassinats qui ne blessaient que des familles particulières... ceux-ci sont des factieux, des rebelles... Ils ont servi l'usurpateur.

FLORENT.

Eh ! mon général, qui ne l'a pas servi?... Si c'est là tout leur crime!...

SALMON.

Comment donc?... ces hommes-là ont déjà eu l'adresse de vous apitoyer sur leur sort!

FLORENT.

Général, si vous les connaissiez comme moi! Il y a quatre ans, j'étais sans place, sans ouvrage... on me conseilla de m'adresser à eux... Ils m'ont donné du pain pendant tout l'hiver, à moi, à ma femme, à mes deux enfans... et depuis quinze jours qu'ils sont ici au secret, ils ont fait semblant de ne pas me reconnaître.

SALMON.

Toujours le même système de séduction pour se créer des partisans...

FLORENT.

Ah ! général! à cette époque il n'était question de rien...

Digitized by Google

SALMON.

Oh! leurs complots datent de loin! Personne ne leur a écrit?

FLORENT.

Pardon... leur nièce... leurs neveux...

SALMON, *prenant les lettres.*

Ah! ah! ils prennent soin de les numéroter... Nous verrons si ces lettres-là peuvent leur être remises sans danger.

FLORENT.

Ils sont si heureux, quand par hasard ils peuvent en lire une!..

SALMON.

Est-ce tout?

FLORENT.

En voici encore une autre; mais j'ignore de quelle part.

SALMON, *parcourant la lettre.*

Ah! le capitaine Manneim, qui s'offre à leur servir de défenseur devant le conseil de guerre!... Nous y mettrons bon ordre... je l'enverrai aux arrêts.

FLORENT.

Ils ne disent rien.

SALMON.

Et crient-ils toujours à la persécution, à l'injustice!

FLORENT.

Ils ne disent rien.

SALMON.

C'est le meilleur parti... des plaintes ne feraient qu'aggraver leur position... On m'a rapporté qu'hier, lorsqu'ils sont descendus dans les cours... il y a eu du bruit... des murmures ont éclaté à leur approche.

FLORENT.

Ils ont été réprimés sur-le-champ; c'étaient de mauvais sujets, des vagabonds...

SALMON.

On ne peut pas les empêcher d'exprimer leur opinion.

FLORENT.

Parmi ceux qui criaient le plus, il y avait un petit misérable, repris de justice deux fois, qui ameutait ses camarades et les excitait contre eux, comme s'il avait été payé pour ça... Mais moi, mes deux aides et mon chien Sultan, nous nous sommes jetés au milieu de la bagarre... Sultan a pris à la gorge le plus mutin et vous l'a conduit droit à sa prison... Quand les autres ont vu ça, ils sont rentrés d'eux-mêmes dans le devoir.

SALMON.

Prenez garde, Florent, il ne faut user de la force que dans des cas légitimes.

Digitized by Google

FLORENT.

C'était parbleu bien légitime... J'aimerais mieux, je suis encore bien pauvre, mais oui, j'aimerais mieux perdre ma place, que de laisser maltraiter un prévenu sous mes yeux... La justice m'a confié un homme, je dois veiller sur lui pour le rendre tel qu'on me l'a remis... Tant que je serai concierge, on respectera mes prisonniers, ou sinon...

SALMON.

C'est bien, c'est bien... Au surplus, ceux-là ne vous donneront pas long-temps de la tablature; le conseil de guerre va s'assembler, et leur sort sera décidé dans deux heures.

FLORENT, *à lui-même.*

Non... non, je ne peux pas croire...

SALMON.

Achevez de faire préparer cette chambre.

FLORENT.

Général, elle tiendra bien peu de monde.

SALMON.

C'est plus que suffisant pour un procès de cette nature... En parlant de publicité, la loi n'a pas entendu que les conseils de guerre se tiendraient dans les champs de Mars. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FLORENT, *seul, il range les chaises*, etc.

Dans deux heures!... De si braves gens, qui ont fait tant de bien dans le pays! qui ont fait travailler les pauvres! Mais les partis ne respectent rien... Et dire que les plus acharnés contre eux sont des gens qui, autrefois, venaient leur faire la cour!... Oh! les révolutions!... les révolutions!... Ah! si je n'avais pas une femme, des enfans!... Dieu me pardonne, je crois que je leur ouvrirais la porte et que je m'enfuirais avec eux!...

SCENE III.

FLORENT, LA COMTESSE.

FLORENT.

Que desire Madame?

LA COMTESSE.

Voir les deux frères...

FLORENT.

Impossible.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Vous êtes monsieur Florent?

FLORENT.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Lisez...

FLORENT.

Un ordre... du gouverneur!... Oh! mon dieu! est-ce qu'il y aurait de l'espoir?... Madame la comtesse, dans l'instant... je vais les chercher moi-même.

SCÈNE IV.

Mme DE MARSANGES.

Oh! que cette entrevue est pénible!... Au bout de dix ans!... les revoir, et dans quelle position!... Moi, qu'ils n'ont cessé de servir, de protéger!... Constantin!... Ah! combien ce seul nom réveille de souvenirs!... (*Elle est accablée.*) Dois-je leur cacher?... Non, la vérité est affreuse... Mais il faut qu'ils la connaissent, qu'ils la connaissent toute entière... Et c'est à moi que le ciel réservait une si douloureuse mission!... J'entends des pas... Ce sont eux...

SCENE V.

Mme MARSANGES, FLORENT.

FLORENT.

Madame la comtesse... ils me suivent... Je vous laisse... Je serai là! (*En se retirant il montre aux deux frères la personne qui les demandent. Ils sont étonnés.*)

SCENE VI.

Mme DE MARSANGES, CÉSAR, CONSTANTIN.

CÉSAR.

Eudoxie!...

CONSTANTIN.

Madame de Marsanges!

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Je n'ai point oublié les sauveurs de mes jours, les amis de toute ma vie.

LES DEUX FRÈRES.

Ah! madame!...

LA COMTESSE.

Que votre arrestation m'a fait de peine!... Combieu j'ai frémi en apprenant avec quelle fureur on vous accuse, on vous poursuit...

CONSTANTIN.

Nous sommes innocens.

LA COMTESSE.

Et ne l'étiez-vous pas en 94, lorsque l'infâme tribunal révolutionnaire de Rochefort vous condamna?

CONSTANTIN.

Quelle différence!

LA COMTESSE.

Non, mes amis, toutes les réactions se ressemblent; dans toutes, la politique étouffe la pitié.

CONSTANTIN.

Nous n'en demandons pas... mais nous espérons dans la justice du conseil de guerre devant lequel nous devons être traduits.

Mme LA COMTESSE.

C'est M. Salmon qui le préside.

CÉSAR.

Salmon!... notre ancien camarade d'étude...

CONSTANTIN.

L'exagération de ses anciennes opinions républicaines serait une garantie pour nous, quand nous ne serions pas rassurés par son dévouement à l'empereur.

LA COMTESSE.

Que vous connaissez peu les hommes!... ce sont précisément ces deux opinions qui doivent le rendre redoutable pour vous. Quand un homme abandonne le parti qu'il avait embrassé, servi avec passion, il devient presque toujours le plus cruel ennemi de ceux qui y demeurent fidèles. Rappelez-vous que Salmon vous a déjà poursuivi une fois.

CONSTANTIN

Il y a si long-temps, et puis il était jeune... Sous la terreur, on risquait sa tête à désobéir; il pouvait craindre... Tandis qu'aujourd'hui, lieutenant-général, baron, décoré de plusieurs ordres, il est devenu un personnage... il n'a rien à redouter.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Il n'est ni maréchal, ni pair de France.

CÉSAR.

Qu'importe!...

LA COMTESSE.

Et s'il veut le devenir!...

TOUS DEUX.

Ah! madame, quelle pensée!

LA COMTESSE.

Mes pauvres amis, si vous saviez de quels crimes un homme ambitieux peut être capable!

CONSTANTIN.

C'est impossible... Salmon est de la Réole... Qu'il ait oublié les anciennes relations de nos familles, qu'il soit même aujourd'hui pour nous un ennemi politique, c'est un malheur du temps contre lequel nous ne pouvons rien... mais qu'un général déshonore ses épaulettes par une lâcheté!... c'en serait une plus grande encore pour lui que pour tout autre... car Salmon nous connaît... il sait que jamais une pensée coupable n'est entrée dans notre cœur.

LA COMTESSE.

Eh! bien, les rigueurs dont vous avez été l'objet, c'est lui qui les a ordonnées! les attroupemens dont vous avez failli être les victimes, c'est lui qui les dirigeait secrettement...

CÉSAR.

Salmon!

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas de plus cruel ennemi!

CONSTANTIN.

Eh! grand Dieu, que lui avons-nous fait?

LA COMTESSE.

Mon amitié ne peut plus vous le cacher plus long-temps.. vous courez les plus grands dangers... Salmon, pour faire oublier ses extravagances sous la terreur, sa bassesse sous l'empire, affiche aujourd'hui un dévouement absolu au roi!... Que les renégats sont dangereux!... Par l'exaltation calculée de son opinion, Salmon s'est emparé de l'esprit et de la confiance du gouverneur, qui ne voit plus que par ses yeux. C'est lui qui est chargé de l'épuration du corps des officiers, qui les conserve ou les destitue à son gré!... Et comme il saisit avec avidité toutes les occasions d'assouvir d'anciennes vengeances, ou de servir ses petites passions... c'est par lui... oui, c'est lui qui nous a appris votre malheur!... et j'ai frémi, rien qu'à la manière dont il a prononcé votre nom!... Mon mari, qui par-

Digitized by Google

tage toute ma reconnaissance, a sur-le-champ saisi ma pensée, il a couru chez le gouverneur... Prières, menaces, promesses... il a tout employé pour arriver jusqu'à lui... Mais hélas! ses efforts n'ont obtenu qu'un demi-succès.

TOUS DEUX.

Lequel?

LA COMTESSE.

Ah! je n'ose vous le dire... un... un seul de vous deux peut être sauvé!

CÉSAR, ET CONSTANTIN.

Un!...

LA COMTESSE.

Oui, écoutez-moi... Celui qui commandait à la Réole pendant les cent jours.

CONSTANTIN.

C'est moi.

LA COMTESSE, *avec chagrin.*

Vous?

CÉSAR.

C'est-à-dire, il y était de corps et moi d'esprit. Est-ce que tu peux être quelque part que je n'y sois à l'instant même?

LA COMTESSE, *d'une voix affaiblie.*

Celui-là est particulièrement l'objet de la haine de Salmon... et... (*Etouffant.*) Je ne puis achever.

LE SDEUX FRÈRES.

De grâce...

LA COMTESSE.

Celui-là... est perdu...

CONSTANTIN.

Tout le temps qu'a duré mon commandement, on ne peut me reprocher aucun acte de faiblesse ou de violence. J'ai rempli avec sagesse et loyauté la mission qui m'était confiée; j'ai maintenu la tranquillité dans le pays, protégé toutes les personnes, toutes les propriétés, toutes les opinions; car l'opinion est aussi une propriété de l'homme que l'on doit respecter... Je suis fier de la conduite que j'ai tenue, et je n'en tiendrais pas d'autre, quand même je serais assuré que ma mort deviendrait le prix des services rendus à ma patrie... Dn moins je rends grâce à Salmon, sa haine, en s'appesantissant sur moi seul, remplit mon âme d'une douce joie!... César...

CÉSAR.

Qu'allais-tu dire!...

CONSTANTIN, *lui tendant la main.*

Tu as raison, il n'est pas en son pouvoir de nous séparer...

Digitized by Google

Nés le même jour, nous avons éprouvé les mêmes plaisirs, partagé les mêmes peines, couru les mêmes dangers; jusqu'à présent notre vie s'est écoulée côte à côte. Blessés sur les mêmes champs de bataille, nous avons été promus aux mêmes grades ensemble; nous n'avons aimé sérieusement qu'une fois, et c'était la même femme... Nos vœux, nos pensées, nos opinions, nos espérances, nos malheurs ont été les mêmes, et Salmon se contenterait d'une seule victime! Non, il lui en faut deux, ou pas une!

LA COMTESSE.

Ah! si vos ennemis pouvaient vous entendre!...

CÉSAR.

Ils nous entendront!... Il y a des lois, une justice en France... Il y a un barreau, des avocats à Bordeaux...

LA COMTESSE.

Des avocats!...

CÉSAR.

Qui n'ont jamais refusé le noble appui de leur talent à l'innocence opprimée...

CONSTANTIN.

Qui en 93 ont bravé l'échafaud, pour arracher des victimes à la terreur...

LA COMTESSE.

Beaucoup ont déjà quitté Bordeaux.... Quelques-uns ont, dit-on, été intimidés, menacés; d'autres, d'une opinion opposée à la vôtre...

CONSTANTIN.

Un avocat n'a point d'opinion quand il s'agit de défendre un accusé!

LA COMTESSE.

Je suis loin de les croire capables... mais enfin... s'ils n'osaient pas...

CÉSAR.

Auriez-vous appris?...

LA COMTESSE.

Ne me forcez pas à vous en dire davantage.

CONSTANTIN.

Ils auraient refusé!!!

FLORENT, *entrant.*

Madame la comtesse... (*Madame de Marsanges les quitte. — Constantin se précipite sur sa main, la baise avec respect. — Elle sort.*) Mes généraux!... (*Il leur fait signe, ils se retirent. — A voix basse.*) c'est moi, qui dans le temps...

(*Constantin se retourne, et posant le doigt sur sa bouche, il lui*

Digitized by Google

fait signe de se taire; puis il suit son frère, qui a déjà disparu.)

FLORENT, *les suivant.*

Là! dire qu'ils ne veulent pas me reconnaître.

(*Il sort, mais déjà Salmon est entré en scène.*)

SCÈNE VII.

SALMON, UN CAPITAINE, UN LIEUTENANT, UN SOUS-LIEUTENANT, UN SERGENT, UN CAPORAL, UN SOLDAT, LE GREFFIER, L'OFFICIER RAPPORTEUR.

SALMON.

Entrez, entrez, Messieurs.... Entrez donc! (*Quand tous sont entrés.*) Vous pensez, Messieurs, que la composition du conseil n'est point l'effet du hasard? Dans une affaire de cette importance, qui intéresse essentiellement la tranquilité du royaume, j'ai dû m'entourer d'hommes, de serviteurs fidèles, dont les opinions monarchiques fussent une garantie.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Général, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait; mes opinions ne sont un mystère pour personne, mais je vous avoue que je préférerais assister à vingt batailles, plutôt qu'à un seul conseil de guerre.

SALMON.

Vous, vicomte? dont l'ancienne famille?...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Je n'en ferai pas moins mon devoir en homme d'honneur!

SALMON.

Et surtout en homme dévoué! Ne faisons point ici de la politique de sentiment. Nous ne devons pas nous dissimuler que de grands exemples sont nécessaires; ils satisfont les masses, ils imprègnent la terreur, et la terreur réduit les factieux au silence... Il importe au salut de l'Etat de frapper un grand coup! je compte, Messieurs, sur votre participation, sur vos lumières, pour délivrer la France des traîtres qui ont tenté d'organiser, parmi nous, les désordres de la guerre civile!

(*Tous s'inclinent à leur manière, sans rien dire. — Salmon sonne, Florent paraît.*)

Digitized by Google

SALMON.

Prenons place... Ouvrez les portes au public! faites comparaître les prévenus!... Et nous, Messieurs, prenons place.

(*Le conseil se place. — Musique. — Le peuple se précipite, se place. — Dans la foule, on aperçoit la vieille Jeannette et Choquet. — Florent, après avoir ouvert la porte, est allé chercher les prisonniers; il reparaît avec eux, et plusieurs gendarmes.*)

SCÈNE VIII.

LE CONSEIL DE GUERRE, CÉSAR, CONSTANTIN, JEANNETTE, CHOQUET, PEUPLE, GENDARMES.

SALMON.

Accusés, vos noms?

CÉSAR.

César Faucher!

CONSTANTIN.

Constantin Faucher!

SALMON.

Votre âge?

TOUS DEUX.

Cinquante-six ans!

SALMON.

Votre profession?

TOUS DEUX.

Maréchaux de camp, chevaliers de la légion d'honneur!

JEANNETTE, *sanglottant.*

Mes pauvres maîtres...

SALMON.

Silence!... Vous n'ignorez pas de quelle nature sont les faits qui vous sont imputés?

CONSTANTIN.

Mon général, ils sont de la nature la plus fausse.

SALMON.

Vous êtes accusés d'avoir comprimé, par la force armée, l'élan de la population de la Réole?

CONSTANTIN.

Il n'y a jamais eu à la Réole, ni un soldat, ni une arme, ni une cartouche.

Digitized by Google

SALMON.

Vous avez fortifié votre maison, vous vous êtes mis en état de rébellion contre l'autorité légitime!

CONSTANTIN.

Nous avons pris des précautions sages et légitimes, pour n'être pas assassinés dans notre maison.

SALMON.

Vous avez prêché la désobéissance, la révolte!

CHOQUET.

C'est faux!

SALMON.

Qui ose se permettre?...

CHOQUET.

Moi! Jérôme Choquet, qui ne vous crains pas, qui ne crains personne, quand il s'agit de dire la vérité... J'avais demandé à être entendu, on n'a pas voulu... Eh bien!...

SALMON.

Gendarmes, faites sortir cet homme!

CONSTANTIN.

Choquet, je vous en prie...

CHOQUET.

Général, vous l'ordonnez, je me tairai... Mais c'est que cela me révolte... un si brave homme!...

SALMON.

Vous avez prêché la désobéissance, la révolte!

CONSTANTIN.

Dans quels lieux?

SALMON.

Partout où vous vous êtes trouvés!

CÉSAR.

Partout où nous nous sommes trouvés, nous avons prêché l'obéissance aux lois, la soumission au gouvernement établi... quel qu'il fût, et nous en avons toujours donné l'exemple.

JEANNETTE, *suffoquant.*

Mon dieu! mon dieu!...

SALMON.

Paix donc!... on ne pleure pas à l'audience... On n'a donc laissé entrer ici que des perturbateurs?... Vous avez fait fabriquer, le 5 avril, un drapeau tricolore, et il a été porté en triomphe dans toute la Réole.

CONSTANTIN.

D'abord, monsieur le président, je vous ferai observer qu'à

Digitized by Google

cette époque, ni mon frère, ni moi, n'étions à la Réole; nous n'avons pas pu y faire fabriquer de drapeau; mais l'eussions-nous fait, je vous rappèlerai que le 5 avril 1815, ce drapeau était celui de toute la France... Vous-même, général, si vous n'avez pas abandonné votre pays... vous avez dû parer votre chapeau des couleurs tricolores.

LE SOUS-LIEUTENANT.

C'est vrai.

CHOQUET.

Attrape!

SALMON.

Vous avez toute la vie affiché des opinions anti-monarchiques...

CÉSAR.

Nous avons en 93 porté publiquement le deuil de Louis XVI.

CONSTANTIN.

Je n'ai pas besoin de rappeler à la mémoire de monsieur le baron Salmon, que sous la terreur, la modération de nos opinions nous valut la persécution du tribunal révolutionnaire de Rochefort. Il se rappèlera sans peine qu'un de ses agens fut chargé de nous arrêter à Sargires.... Ce sont là de ces souvenirs qui ne s'effacent pas.

SALMON.

Messieurs, point d'allusion; on ne doit pas rechercher le passé.

CONSTANTIN.

Quand l'accusation s'en prévaut, la défense a le droit de s'en emparer.

SALMON.

Un honnête homme peut avoir commis des erreurs.

CONSTANTIN.

Un honnête homme n'en commet qu'une. Quand il passe d'un parti dans un autre, c'est sa conscience qui l'y oblige, et non son intérêt qui l'y engage. Un honnête homme n'abandonne jamais son parti, le jour où il succombe.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Bien! bien!

SALMON.

Vous avouez que l'usurpateur vous avait confié le commandement militaire de la Réole?

CONSTANTIN.

Oui, général, j'ai exercé cette surveillance administrative,

Digitized by Google

conjointement avec le maire qui, nommé à la même époque que moi, vient cependant d'être confirmé dans ses fonctions.

SALMON.

Vous avez conservé les vôtres, malgré le retour de l'autorité légitime.

CONSTANTIN.

Je les ai cessées à l'instant même que j'en ai reçu l'ordre.

CHOQUET.

C'est sur l'honneur!

SALMON, *impatienté.*

Encore!

CHOQUET.

Pourquoi n'a-t-on pas voulu de moi pour témoin?..... Ma tête sur l'échafaud, je dirai qu'ils sont innocens.

SALMON, *au conseil.*

Vous voyez, Messieurs, l'influence que ces gens-là exercent sur l'esprit du peuple.

CONSTANTIN.

Général, nous reconnaissons comme vous que nous sommes fort aimés, fort considérés dans notre pays; que nous y avons une grande influence, et nous l'avouons avec orgueil, parce que nous la devons aux vertus de notre père, dont nous nous sommes toujours efforcés d'imiter l'exemple.

SALMON.

Reconnaissez-vous cette lettre?

CONSTANTIN.

C'est celle que j'écrivais au général en chef, lorsque l'on m'a arrêté.

CHOQUET.

Je savais bien qu'on me l'avait prise!

SALMON, *à César.*

Partagez-vous les opinions émises dans cet écrit?

CÉSAR.

Oui, général.

CONSTANTIN.

Il ne le connaît pas!

CÉSAR.

Depuis cinquante ans, quelle est l'opinion qui ne nous est pas commune?

CONSTANTIN.

Mais si elle t'expose!

Digitized by Google

CÉSAR, *froidement.*

Je partage entièrement l'opinion émise par mon frère dans sa lettre.

SALMON.

Vous dites que vous voyez avec douleur la patrie en souffrance. Vous ne nous persuaderez pas que dans votre opinion, la patrie comprenne le roi.

CONSTANTIN.

Et qui vous a livré le secret de notre opinion? De quel droit, vous emparant d'une lettre confidentielle, cherchez-vous à y voir autre chose que ce qu'elle contient?... Est-ce pour justifier cet épouvantable abus de confiance, que vous torturez des expressions innocentes, afin de leur découvrir un sens coupable?... Quelle est la patrie, aux yeux de l'homme le plus simple? est-ce le sol inerte et sourd qui porte indifféremment Ravaillac et Henri IV, Robespierre et Napoléon?... La patrie, objet de notre culte, c'est la France entière, la France libre, glorieuse et riche de toutes ses institutions.....

CÉSAR.

Qu'importent au surplus nos opinions? Sommes-nous revenus au temps des suspects, et jugez-vous la pensée? Nous vous abandonnons toute notre vie, et nous vous portons le défi d'y trouver une seule action dont nous puissions avoir à rougir!....

CONSTANTIN.

Quarante ans de services honorables, vingt-huit blessures reçues en défendant cette France qui nous est si chère, voilà nos titres à la haine de ces misérables esclaves de tous les partis, qui spéculent sur les craintes passagères du pouvoir, et demandent aux échafauds des pensions, des titres et des honneurs!

CÉSAR.

Pourquoi a-t-on refusé le témoignage des habitans de la Réole, au milieu desquels nous vivons depuis dix ans? Ceux-là du moins, vous auraient raconté notre vie, ils vous auraient dit combien d'infortunes mon frère a soulagées! par combien de vertus il s'est acquis l'estime et la vénération de la population entière!

CHOQUET.

Et vous aussi, mon général!

CÉSAR.

Mais on s'est récrié sur le peu de temps..... On a négligé d'assigner nos témoins, comme si l'on avait eu peur que leur

Digitized by Google

presence fût un obstacle à notre condamnation!... Nous n'avons pas même d'avocats pour nous défendre, et vous nous jugeriez!...

SALMON.

Ce n'est pas la faute du conseil...

CÉSAR.

Oh! nous ne voulons accuser personne.

CONSTANTIN.

Messieurs, dans les temps de trouble, l'innocence ne préserve pas toujours de l'échafaud. Peut-être avons-nous été choisis à l'avance comme des victimes offertes à la vengeance d'un parti. Si l'on nous frappe, on nous frappera debout. On n'entendra de notre bouche aucune parole qui démente nos actions. Dans tout ce que nous avons fait, nous avons agi pour l'honneur et la sécurité du pays. Prononcez, car si demain les mêmes circonstances se représentaient, notre conduite serait encore la même.

(*Les deux frères se tendent la main.*)

SALMON.

Faites retirer le public... et les accusés.

JEANNETTE.

Ah! mon dieu, qui m'aurait dit qu'à soixante-dix ans je verrais une chose pareille?

CHOQUET, *très-haut.*

Laissez-moi donc tranquille... Je vous dis qu'ils ne peuvent pas les condamner, c'est clair comme le jour... (*Montrant Salmon.*) Dire que celui-là aussi est général!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté César*, CONSTANTIN, CHOQUET, JEANNETTE, LE PEUPLE.

(*On se lève, et l'on forme une espèce de cercle autour du président.*)

SALMON.

J'espère, messieurs, que cette défense n'a fait aucune impression sur vos esprits... elle n'est pas de nature à détruire les charges qui, malheureusement, accablent ces deux hom-

Digitized by Google

LE CAPITAINE.

mes... Ils ont évidemment conspiré; vous voyez que du reste ils ne montrent pas le moindre repentir de ce qu'ils ont fait Genéral, chacun de nous fera son devoir.

SALMON.

Ces gens-là ne peuvent pas se sauver, je le savais d'avance... ils ont retenu de force le commandement.. ils ont refusé d'onvrir leur maison aux gens du roi; ils se sont mis en état de rebellion ouverte!... ils ont armé les citoyens les uns contre les autres... Tout cela est prouvé si clairement!... C'est une affaire décidée. Au surplus il n'entre point dans mes intentions de vous influencer en aucune manière... Chacun est libre de voter suivant sa conscience; moi, dans mon opinion, ils sont coupables... mais ce n'est pas une raison. (*Au lieutenant.*) Votre avis, capitaine?

LE LIEUTENANT.

Je ne suis que lieutenant.

SALMON.

J'ai votre brevet dans ma poche.

LE LIEUTENANT.

Général, mon opinion est la vôtre.

SALMON, *au greffier.*

Un... (*Au capitaine.*) Vous, monsieur!...

LE CAPITAINE.

Général, ça m'a l'air de braves militaires qui ont cru céder à un sentiment d'honneur...

SALMON.

Vous êtes leur partisan... Monsieur, quand on n'est pas dévoué on donne sa démission.

LE CAPITAINE.

Général, je suis prêt à recevoir la mienne.

SALMON.

Vous, sergent!

LE SERGENT.

Dam'... mon général, voulez-vous que je vous dise... Dans un temps comme celui-ci, autant vaut mourir aujourd'hui que demain... C'est absolument comme sur un champ de bataille... Quand on n'est pas le plus fort...

SALMON.

Deux. Vons, soldat?

Digitized by Google

LE SOLDAT.

Mon général, il est bien sûr que ces gens-là avaient l'intention de se battre... Et, comme vous dites, d'après la loi ils sont en état de rebellion évident.

SALMON.

Trois. Vous, caporal?

LE CAPORAL

Je les crois coupables, mon général.

SALMON.

Quatre. Vous, vicomte?

LE SOUS-LIEUTENANT.

Moi... je ne les crois pas coupables.

SALMON.

Que dites-vous?

LE SOUS-LIEUTENANT.

J'obéis à ma conscience. Vous l'avez dit, les opinions sont libres. Fils d'une victime de la terreur, la mienne ne saurait être douteuse, et c'est ce qui me donne peut-être en ce moment l'énergie qui manque à quelques-uns de mes camarades. Je suis jeune, je suis riche, je n'ai jamais servi Napoléon... ma famille occupe un rang distingué à la cour... Eh! bien, dans cette occasion, je crois donner une grande preuve de la sincérité de mon attachement au Roi en me refusant à une condamnation inutile.

SALMON.

Point de phrases!...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Verser du sang, c'est autoriser les représailles, c'est éterniser les vengeances... Qu'avez-vous besoin de celui ci?... Le pays sera-t-il moins tranquille parce que vous aurez laissé vivre deux hommes qui ne pensent pas comme nous? Mes amis, mes camarades, croirez-vous donc avoir sauvé le trône parce que vous aurez envoyé à la mort deux généraux, deux frères criblés de blessures, qui, pendant vingt ans, ont fait la guerre en braves? Livrerez-vous au glaive de la justice ceux qu'épargna si long-temps le fer de l'ennemi?... Ils ont tenu quelques jours de plus qu'ils n'auraient dû peut-être... ils ont été fidèles à leur empereur détrôné... Croyez-moi, les exemples de fidélité au malheur ne sont pas contagieux!... Général, on ne sert bien le pouvoir qu'en lui donnant l'occasion de se faire aimer; renvoyons ces deux frères... prononcez leur acquittement.

Digitized by Google

SALMON.

Pour qu'on me remplace demain...

LE SOUS-LIEUTENANT.

Eh! qu'importe!... Ah! je ferais volontiers le sacrifice de cette épaulette que j'ai tant désirée pour contribuer à leur délivrance... Une foule d'intrigans obscurs vous obsèdent, ils crient vengeance... Résistez à leurs cris. Le pouvoir mieux éclairé vous saura gré de cet acte de courage, et les honnêtes gens de toutes les opinions bénniront votre humanité.

SALMON.

Il est trop tard... ma voix ne les sauverait pas.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Eh! bien, je ne serai pas votre complice; je n'entendrai point prononcer une sentence que je regarde comme une infamie, comme une lâcheté... Une carrière brillante est ouverte devant moi; mais si telle doit être la marche du gouvernement, j'y renonce dès aujourd'hui, et ne veux point d'une fortune qu'il faudrait acheter par le déshonneur. (*Il sort.*)

SALMON, *à Florent.*

R'ouvrez l'audience. Faites venir les accusés.

(*Le peuple revient, mais lentement; les deux frères reprennent leur place.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PEUPLE, CHOQUET, CONSTANTIN, CÉSAR, GENDARMES.

SALMON.

Toutes les pièces consultées, l'accusation et la défense entendues, le conseil déclare à la majorité de cinq voix contre deux, les nommés Constantin Faucher et César Faucher, coupables d'avoir retenu, contre la volonté du gouvernement, le commandement qui leur avait été retiré; d'avoir, en réunissant dans leur domicile des gens armés, provoqué à la guerre civile, et d'avoir comprimé par la violence l'élan de fidélité des habitans de la Réole; lesquels crimes sont définis par les articles 91 et 93 du Code pénal, et punis par la peine de mort.

Digitized by Google

LE PEUPLE, *stupéfait.*

La mort!...

CHOQUET.

La mort!... C'est une infamie! c'est...

SALMON

Respect à la loi!... Gendarmes, faites votre devoir!...

CHOQUET.

Non, cela n'est pas possible!... Non!... (*On le force à se retirer avec le peuple, le conseil se retire lentement.*)

SCENE XI.

CÉSAR, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Eh bien! César, la vie de l'homme est ordinairement de soixante ans, nous en avons cinquante-six... c'est quatre ans qu'on nous vole.

CÉSAR.

Et voilà la justice des hommes!

CONSTANTIN.

Je ne m'étais pas flatté d'une meilleure issue... La visite de madame de Marsanges avait détruit toutes mes espérances.

CÉSAR.

Ainsi, lorsque tu nous défendais...

CONSTANTIN.

J'avais lu notre arrêt sur le visage de Salmon... Son âme n'est pas aussi tranquille que la nôtre.

CÉSAR.

Ah! ce n'est pas sur nous que je pleure... mais notre famille... nos neveux, notre nièce...

CONSTANTIN.

Hier, pendant ton sommeil, je leur ai fait mes adieux... Voici notre testament... Tout à eux... Ecris-leur quelques lignes...

CÉSAR.

Avec la plume qui a tracé notre arrêt. (*Ecrivant.*) « Adieu, » mon ami, cette lettre est commune au bon Gustave et à vous.

Digitized by Google

» Vous êtes tous les quatre les objets les plus vifs de nos regrets. Nous allons recevoir la mort avec la conscience de » n'avoir jamais fait que le bien, d'avoir séché autant de larmes » que nous l'avons pu, et de n'en avoir jamais fait volontairement répandre. »

CONSTANTIN.

Ajoute : « Dès que la justice reparaîtra en France, songez » à faire réhabiliter notre mémoire. Pardonnez à nos juges... » leur vieillesse sera bien pénible !... »

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CHOQUET,

CHOQUET.

Ah ! Messieurs !... Ah ! ah ! je n'en puis pas revenir !...

CONSTANTIN.

Du courage, Choquet, du courage ! nous avons déjà vu la mort de près.

CHOQUET.

Oh ! les misérables... Si je tenais ce gueux de Salmon !...

CÉSAR.

Point d'injures !...

CHOQUET.

Vous en rappellerez, n'est-ce pas ?

CONSTANTIN.

Oui, oui ! (*Il fait un signe négatif à César.*)

CHOQUET.

Il ne peut pas y avoir deux tribunaux comme celui-là .. c'est impossible !... il y a encore des braves gens en France !

CONSTANTIN, *à gauche.*

En attendant, Choquet, tu remettras ce billet et cet anneau...

CHOQUET.

Je sais, mon général ; mais il me semble...

CÉSAR, *à droite.*

Cette lettre à Casimir... et ma croix... Choquet, garde-la, tu me la remettras.

Digitized by Google

CHOQUET.

A vous ?... Oh ! oui, mon général... rien qu'à vous... Ah ! que je serai heureux ce jour-là !...

(*Il la baise avec transport. — Florent paraît sur la porte; les deux frères l'aperçoivent.*)

CONSTANTIN.

Adieu, digne et bon serviteur ! tu vas retourner dans notre famille... console-la... Dis-leur que nous serons toujours avec eux... Adieu, Choquet !

CHOQUET.

Oh ! vous y reviendrez ! bien sûr !... Ce scélérat !... Non, ce misérable !... Mes chers maîtres, je vais le dire à votre nièce, à vos neveux... Vous allez en rappeler, et vous verrez qu'il y a deux justices en France : une bonne et.....

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

Digitized by Google

SEPTIÈME TABLEAU.

(1815.)

Le Théâtre représente un carrefour de Bordeaux. — Une maison, formant l'angle de deux rues, s'avance en pointe sur la scène. — Au fond de la rue, à gauche, on voit la campagne.

SCENE PREMIÈRE.

(*Divers groupes de peuple se forment; ils attendent les deux frères qu'on va conduire à la mort.*)

CHŒUR.

PREMIER GROUPE.

Ils vont bientôt passer par là !
Ils vont bientôt passer par là !

DEUXIÈME GROUPE.

Jour de vengeance et de misère !
Qu'ont-ils donc fait ces pauvres frères ?

TROISIÈME GROUPE.

Au roi tout doit être soumis.
Périssent tous ses ennemis !

QUATRIÈME GROUPE.

Et c'est ainsi qu'on sacrifie
Les défenseurs de la patrie !

TOUS, *regardant, et se pressant vers la rue à droite.*

Les voilà ! les voilà !
Les voilà ! les voilà !

Digitized by Google

SCÈNE II.

(*Un peloton de vétérans s'avance, il écarte et repousse la foule. —Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfans garnissent les différens endroits de la scène. — A gauche, on distingue des dames parées, montées sur des chaises.*

(*Un autre peloton de vétérans paraît; il précède les deux frères, qui marchent en se donnant le bras, et en causant comme s'ils étaient à la promenade, pendant que l'orchestre reprend l'air du duo :*)

« Le même sein nous a donné la vie. »

(*Arrivés près des dames dont on vient de parler, le groupe entier fait entendre le cri répété de :* vive le roi! *Les dames agitent leurs mouchoirs. — Une d'elles laisse tomber le sien. — César quitte le bras de son frère, ramasse le mouchoir, et le présentant à la dame, il lui dit avec une simplicité touchante :*)

CÉSAR.

Ah! Madame, un peu de pitié!

(*Les deux frères continuent leur marche. — Le peuple se presse derrière les vétérans qui les suivent, et au moment où ils viennent de disparaître par le fond à droite, et lorsque la toile est à moitié baissée, on entend une décharge de mousqueterie.*

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU ET DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google